

Septembre 1890

FIGARO ILLUSTRÉ



3^{FR}

3^{FR}

LE FIGARO, 26, rue Drouot
BOUSSOD, VALADON & C^{ie} Éditeurs
9, rue Chaptal, Paris
Ayuntamiento de Madrid

BREVETÉ SPÉCIAL



TAILLEURS

POUR

Dames

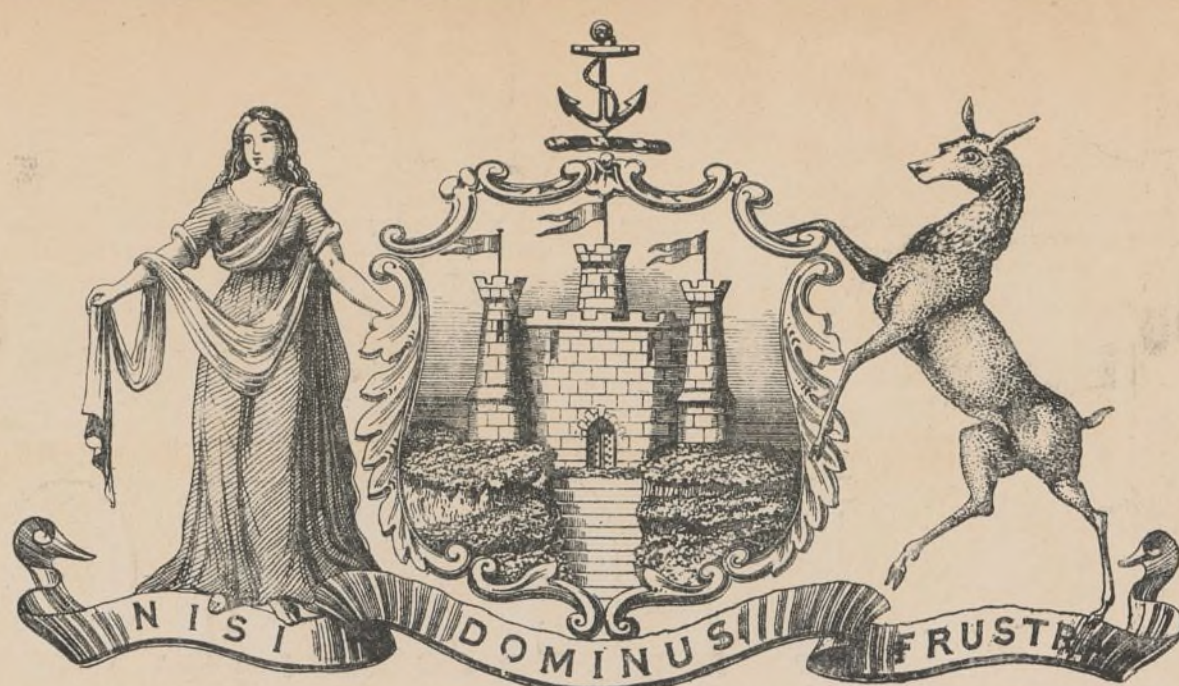


BREVETÉ SPÉCIAL



Couturier

REDFERN
242 RUE DE RIVOLI
PARIS



SCOTCH TAILOR

AULD REEKIE

10, RUE DES CAPUCINES



Leoty



J. FERRY

MAGASIN DE CHAUSSURES
2, RUE AUBER, PRÈS L'OPÉRA

A. GUINARD & C^{IE}

ARMURIERS

8, avenue de l'Opéra. — Paris



Effets des FUSILS GREENER, à longues distances.

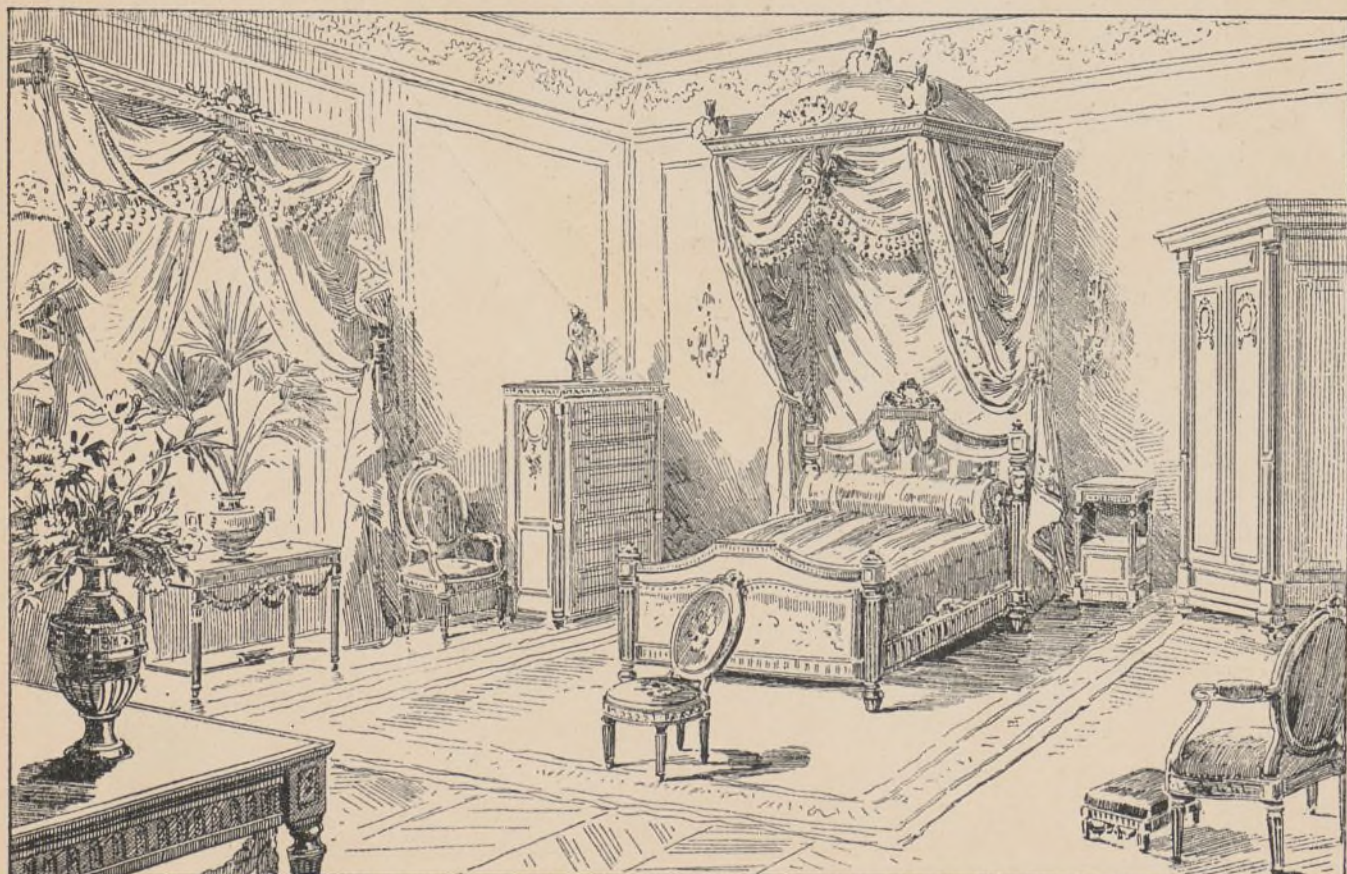
EXPOSITIONS UNIVERSELLES

1889

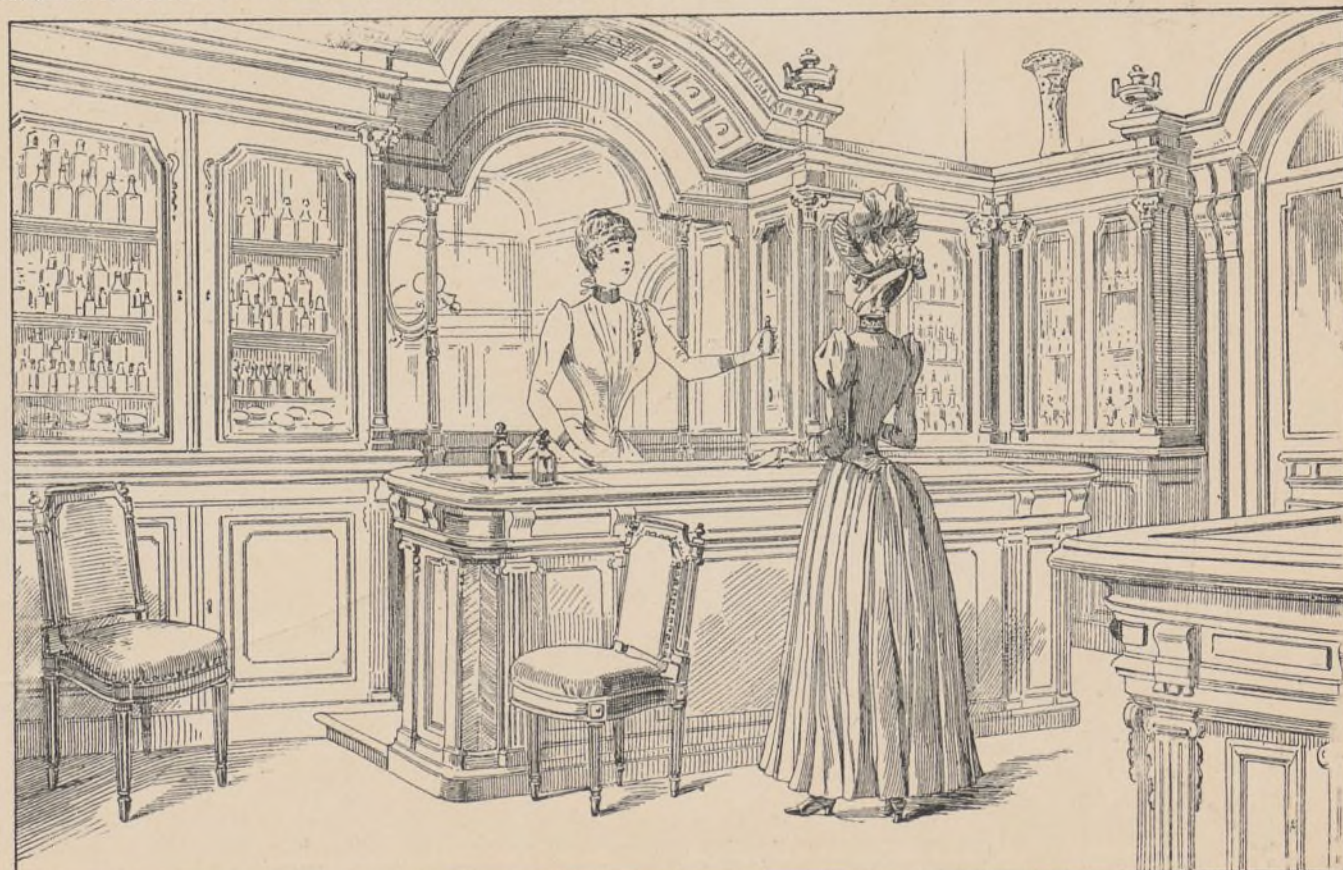
1878



DURAND-LERICHE
Fabricant Joaillier
4, RUE MONTESQUIEU. 4
PARIS



AMEUBLEMENTS. — MERCIER FRÈRES, 100, faubourg Saint-Antoine. — Paris



Magasins de vente de l'EAU DE BOTOT, 17, rue de la Paix.

ENCRE DE CH. LORILLEUX ET C^{ie}.

1^{re} MARQUE



Ayuntamiento de Madrid

PASSAGE JOUFFROY — PARIS

1^{re} MARQUE



PAPETERIES DU MARAIS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Septembre 1890

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Hussard noir (1792), par FRANÇOIS FLAMENG.

Par-dessus les moulins, par CHARLES DELORT.

Les Somalis au jardin d'Acclimatation, photographies directes.

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

Le Tableau de Clouet, du Musée de Cherbourg.

Le Va-et-Vient, nouveau jeu de plein air, par GEORGES LAUN.

Le Fétiche, par JACQUES FRÉHEL ;

Illustrations en couleurs de MAURICE BOMPARD.

Briséis, par JULES LEMAITRE ;

Illustrations en couleurs par GEORGES ROCHEGROSSE.

Colinet, par JULES CLARETIE, de l'Académie française ;

Illustrations de FÉLICIEN DE MYRBACH.

Notre-Dame d'Auray, andante pour piano, par CHARLES DELIOUX ;

Illustrations de J. ADELINÉ.

Un Roman à la mer, par BAC.

COUVERTURE : *En Chasse*, par CHARLES DELORT.



LES SOMALIS AU JARDIN D'ACCLIMATATION

(Photographies directes)

LES SOMALIS

AU JARDIN D'ACCLIMATATION

Certaines âmes sensibles s'offusquent de voir exhiber derrière des grillages, à la façon des zèbres et des kangourous, des êtres qui, physiologiquement, sont nos semblables ; elles trouvent dans cette assimilation une atteinte portée à la dignité humaine.

Je doute que ces subtilités sentimentales préoccupent les Somalis qui manœuvrent en ce moment au Jardin d'Acclimatation, pas plus qu'elles n'ont inquiété leurs prédécesseurs, Ashantis, Boschimans ou Lapons.

Le cabotinisme qui git dans le cœur humain, — dans le plus simple comme dans le plus pervers, — inspire à ces noirs un orgueil véritable, d'être ainsi contemplés, dans leurs accoutrements, par cette foule de blancs auxquels ils se considèrent vraisemblablement comme très supérieurs, et il est probable que, dans leur pensée, c'est nous qui sommes les imbéciles et non pas eux.

Après les « leçons de choses » qui sont si fort à la mode dans l'enseignement, il était logique qu'on imaginât les « leçons d'hommes » ; c'est ce que pratique, depuis plusieurs années, la Société du Jardin d'Acclimatation : elle a fait successivement défiler et évoluer, devant des milliers de spectateurs, les spécimens les plus variés de la race humaine.

La leçon est d'ailleurs excellente, car elle rectifie bien des idées fausses, des imaginations chimériques et des préjugés ridicules dont les fables de nos nourrices nous avaient bercés.

Ce qui frappe peut-être le plus le public, dans ces exhibitions, c'est la sollicitude que ces sauvages montrent pour les enfants ; ils choient et dorlotent les tout petits, s'amusent des plus grands et leur laissent une entière liberté qui leur permet de donner carrière à leur espièglerie.

Les Somalis sont d'une race superbe ; sveltes, alertes, admirablement bâtis, ce qui donne à leurs mouvements, aussi bien qu'à la façon dont ils se drapent, un caractère sculptural.

C'est un peuple farouche, rebelle à la civilisation européenne qui, d'ailleurs, ne se manifeste guère à eux que par des coups de fusil ou des négociations commerciales où ils sont odieusement dupés. La côte qu'ils habitent, à l'extrémité du golfe d'Aden et que baignent les eaux de la mer Rouge et de l'Océan Indien, est

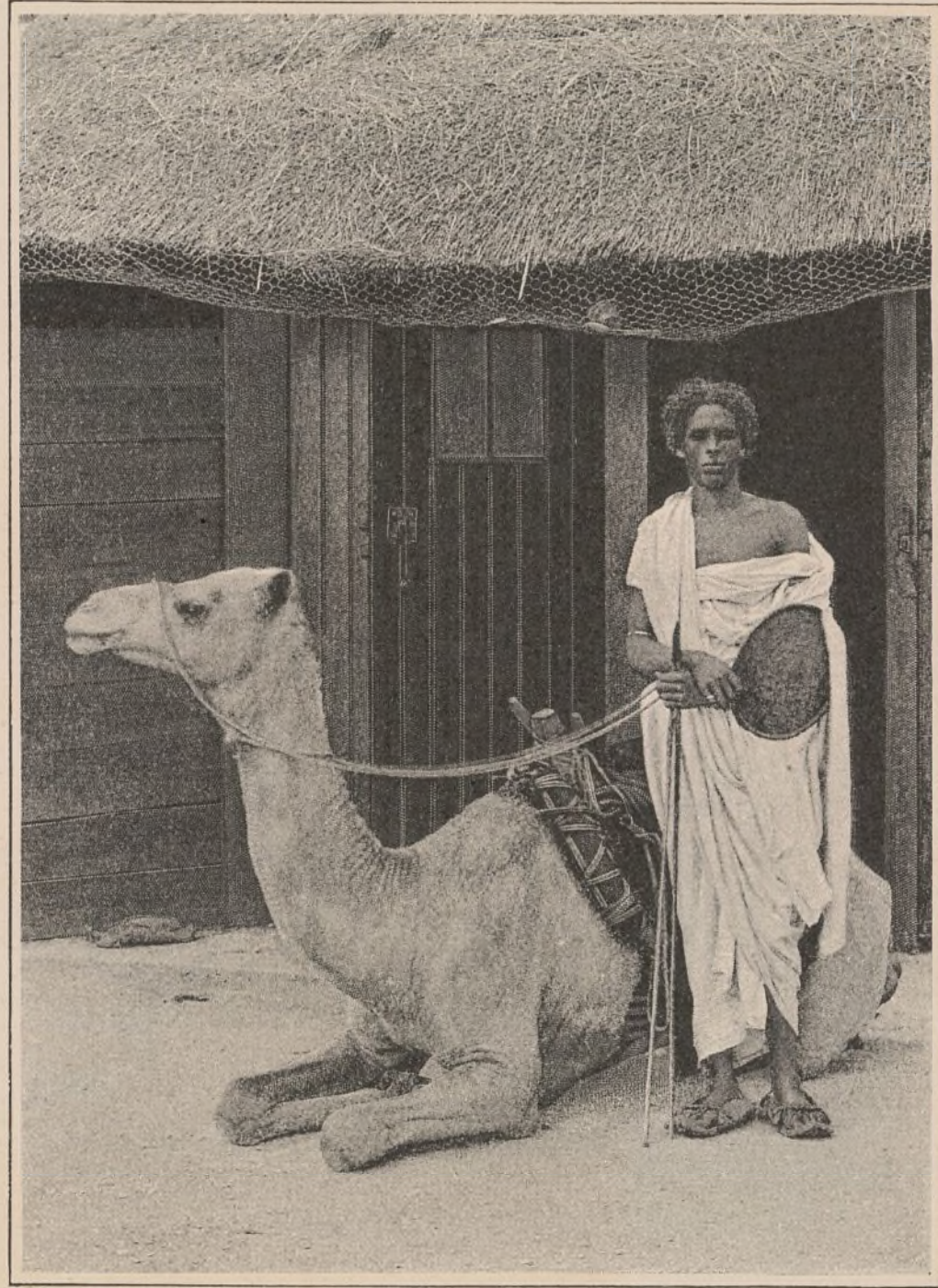


inhospitalière et redoutable avec son cap Gardafui qui a vu sombrer tant de navires : ces naufrages sont une des principales ressources des Somalis qui sont d'effrénés pillards.

Tous les détails ethnographiques concernant ce peuple sont fort bien condensés dans une petite brochure de Fulbert Dumon-

teil, qui se vend au Jardin d'Acclimatation et à laquelle nous renvoyons nos lecteurs.

Étant donnée l'humeur peu accommodante des Somalis, on peut imaginer les difficultés sans nombre, les palabres intermi-



nables auxquels a dû donner lieu leur engagement, et ce qu'il a fallu d'habileté et de sacrifices pécuniaires pour faire embarquer cette bande de vingt-six individus, complétée par toute une ménagerie australe : dromadaires, autruches, chevaux et antilopes, sans compter les armes et les ustensiles de ménage.

Ce qui n'a pas été non plus fort commode, c'a été d'obtenir qu'ils daignassent se laisser photographier : la vue des objectifs dirigés contre eux les exaspérait et ils s'élançaient sur les appareils et les opérateurs pour briser les uns et rosser les autres.

Mais les opérateurs du *Figaro illustré* sont des braves ; ils étaient, en outre, soutenus par des diplomates au gousset bien garni de pièces blanches dont les arguments ont fini par triompher de ces répugnances et de ces scrupules africains.

T. G.

Le Mois Parisien

Le maréchal Canrobert. — Mariages mondains. — La statue de l'amiral Courbet. — Le buste de Théophile Gautier. — Judith Gautier, sculpteur. — Les Clouet. — Physionomies parisiennes : Louis Davyl. — Duels à vie et duels à mort.

Septembre 1890.

Canrobert ! Pour quiconque aime la France, ce nom glorieux est de ceux qui font battre les cœurs. Il résonne avec un bruit de victoire. C'est un demi-siècle d'honneur militaire qui revit, qui se dresse, dans les fanfares et dans le rayonnement des trois couleurs.

Voilà pourquoi, malgré les vacances, tout Paris est venu dans l'église Saint-Pierre de Chaillot, le jour du mariage de mademoiselle Claire Canrobert avec M. Pierre de Navacelle, rendre hommage au héros d'Afrique, de Crimée et d'Italie, au vainqueur de Constantine, d'Inkermann et de Solférino, à l'héroïque combattant de Gravelotte et de Saint-Privat.

Les témoins étaient, pour la fiancée, le maréchal de Mac-Mahon et l'amiral Duperré ; et, pour le fiancé, le contre-amiral Jurien de la Gravière et le baron Massias.

Jamais plus fière assistance n'entoura deux nouveaux époux. Les illustrations de l'armée, de la diplomatie et des arts étaient là.

La nouvelle mariée n'est pas seulement une des jeunes femmes les plus charmantes et les plus instruites de la haute société parisienne : elle possède un réel talent de peintre.

Quant à M. de Navacelle, qui est lieutenant de vaisseau, il revient du Tonkin où il a eu, à diverses reprises, l'occasion de se signaler par de beaux traits de courage.

Les cadeaux de nocces ont été merveilleux.

L'impératrice Eugénie avait envoyé un superbe service à thé en argent massif; madame S. de Rothschild avait offert des carafes d'or du goût le plus exquis.

On admirait beaucoup les cadeaux donnés par la duchesse de Pomar, par le baron de Latapie, par la baronne de Corbigny, par la baronne de Bourgoing, par le général de Berckheim, par le baron Duperré, etc.

Mais le plus beau fleuron de la corbeille de nocces de mademoiselle Claire Canrobert, ce sont les états de service de son illustre père, qui a assisté à quarante batailles et qui, à plus de quatre-vingts ans, porte superbement l'uniforme chamarré d'étoiles et le chapeau à plumes blanches des maréchaux.

Canrobert est encore vigoureux et l'on a plaisir à revoir sa belle tête de batailleur, à l'œil vif, aux rudes moustaches de grognard, aux longs cheveux vénérables.

Plus d'une fois, pendant la cérémonie, les assistants se sont sentis émus en le regardant.

Mac-Mahon pleurait; et lui-même, le brave Canrobert, le vieux soldat de l'ère impériale, songeant au passé, à sa chère compagne disparue, à sa fille qui quitte son foyer pour être heureuse ailleurs, a senti ses larmes couler silencieusement sur sa moustache blanche.

C'est de ces émotions cruelles et douces que la vie tout entière est faite.

Je dois signaler encore, parmi les mariages du mois, ceux du prince Louis de Broglie avec mademoiselle de Montgermont, du comte de Malleville avec mademoiselle Marguerite Berthier, du baron d'Auteroche avec mademoiselle Mathilde Flury, de M. d'Anthenay avec mademoiselle Thérèse Jacquemin et enfin de M. Paul Bourget avec mademoiselle Minnie David, que plusieurs journaux ont dit être une riche israélite américaine et qui n'est ni riche, ni israélite, ni américaine, mais catholique, française, et riche seulement de sa jeunesse et de sa beauté. Le charmant poète-romancier a connu, quand elle était toute enfant, celle qui est maintenant sa femme. Il se fait assez peu de mariages d'amour pour qu'on signale celui-là, qui ne pouvait étonner que ceux qui connaissent mal le noble cœur du délicat analyste, *Date lilia...*

Abbeville a inauguré la statue de l'amiral Courbet, due à la collaboration magistrale de Mercié et de Falguière.

La cérémonie a été des plus émouvantes.

Comme la gloire de Canrobert, la gloire de l'amiral Courbet est entourée d'une sorte de lumineuse légende.

Le ministre de la marine a rappelé, avec un grand bonheur d'expression, devant la statue, les magnifiques exploits de l'amiral: la porte de Hué, si brillamment enlevée, après un débarquement qui restera comme un modèle de tactique hardie dans les annales de la marine; la victoire de Sontay, qui nous coûta deux jours de combats acharnés; la destruction de l'arsenal et de la flotte de Fou-Tcheou, malgré les obstacles accumulés par l'ennemi, malgré les formidables ouvrages de défense étagés sur la rivière Min; le blocus de Formose pendant un rude hiver, et enfin cet étrange et magnifique fait d'armes de Sheipoo, où deux canots torpilleurs, montés par des officiers et des hommes d'élite, coulèrent deux frégates ennemies après une lutte corps à corps digne des temps héroïques.

Beaucoup des compagnons de batailles de l'amiral assistaient à la cérémonie, entre autres le commandant de Maigret, ancien chef d'état-major de Courbet, le capitaine Parayon, qui commanda le *Bayard*, sur lequel Courbet avait arboré son pavillon, le capitaine de frégate Foret, qui fut aide de camp de l'amiral et qui commanda la *Vipère* à Fou-Tcheou, et enfin deux officiers de l'escadre de l'Extrême-Orient, le capitaine de vaisseau Bourdon et le lieutenant de vaisseau Denan.

Cette présence de braves officiers qui étaient au feu avec l'amiral, qui l'avaient vu sous la mitraille ennemie, qui avaient partagé ses dangers, donnait à la fête une grandeur singulière.

C'est avec une religieuse émotion que, songeant aux marins morts là-bas, on a écouté l'hymne dédié par Victor Hugo, dans les *Chants du Crépuscule*, aux héroïques victimes des grandes guerres:

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leurs noms sont les plus beaux,
Toute gloire près d'eux passe et tombe, éphémère;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leurs tombeaux!

Les cigaliers et les félibres de Paris sont allés inaugurer, à Tarbes, un buste très vivant de Théophile Gautier.

Ce buste est de Judith Gautier, la fille du grand poète; car Judith Gautier ne se contente pas d'être un écrivain remarquable et de donner au public des œuvres exquises comme le *Dragon impérial* et la *Marchande de sourires*: elle fouille la glaise et la cire avec un talent plein de grâce, de force et d'originalité.

Elle ne travaille d'ailleurs que pour ses amis, et sculpte des chenets, des candélabres, des encensoirs, des pendules, le tout fort spirituellement.

On a donné une nomenclature de ses œuvres, parmi lesquelles figurent aussi quelques statuettes épiques, un *Roland mourant*, un *saint Michel*, un *Victor Hugo* sur son lit de mort, un *Lohengrin*, puis quelques bustes, des Boudhas, une danseuse japonaise.

Judith Gautier n'aurait pas osé entreprendre de sculpter, seule, le buste de son père. Elle s'est fait aider

par le sculpteur-écrivain Henri Bouillon, et tous deux ont mené à bien cette œuvre qui a été fort admirée.

Le masque de Gautier, d'une beauté si fière, est digne de tenter le génie d'un grand artiste. Il y a lieu d'espérer que l'exemple donné par Tarbes sera suivi par Paris, qui doit un monument au poète d'*Emaux et camées*, au ciseleur de tant de bijoux littéraires.

Un bijou, c'est ce Clouet du musée de Cherbourg qui, envoyé à Paris pour y être réparé, s'égarait en route, fut vendu à vil prix et ne fut retrouvé que par suite de circonstances présentes à toutes les mémoires, et qui font honneur à la délicatesse et au patriotisme de nos marchands de tableaux.

Nous donnons, dans ce numéro, le fac-simile de ce *Portrait de femme*, beau comme un Holbein. Le regard en est extraordinaire, et la physionomie, à la fois sévère et souriante, est d'une intensité de vie absolument inoubliable. On comprend que Ronsard, s'adressant à Jean Clouet, ait pu lui écrire en toute sincérité:

Peins-moy, Janet, peins-moy, je t'en supplie
Sur ce tableau les beautés de ma mie.

Ce sont de grands peintres que ces Clouet. Charles Blanc a parfaitement défini, en quelques lignes excellentes, le rôle artistique joué par cette dynastie de maîtres peintres qui continuèrent la tradition ingénue des artistes français, qui demeurèrent simples,



LE TABLEAU DE CLOUET, DU MUSÉE DE CHERBOURG

naturels et vrais ; « mais qui, tout en se laissant conduire par la nature, surent insister sur les traits distinctifs du caractère, sur les délinéaments délicats qui trahissent l'âme. »

Leurs toiles sont les chefs-d'œuvre de la peinture intime.

Les personnages qu'ils ont peints sont vivants dans nos souvenirs.

François I^{er}, François II enfant, Henri II, Elisabeth d'Autriche, Bussy d'Amboise, Brantôme, Catherine de Médicis, Charles IX, Henri III, sont devenus pour la postérité, grâce aux Clouet, des figures familières, qui vont, viennent et vous regardent.

C'est l'histoire évoquée, c'est le passé toujours présent.



Louis Davyl, qui vient de mourir, était une physionomie curieuse.

Causeur étincelant, ayant parfois des trouvailles épiques qui eussent été applaudies à outrance sur la scène ; il gaspilla beaucoup sa vie en discussions esthétiques et son talent en chroniques qui ne lui donnaient que le pain quotidien.

Il eut de grands succès au théâtre, et la *Maitresse légitime*, qui fournit deux cents représentations, lui fit connaître pendant quelques mois les enivrements de la célébrité.

Des entreprises artistiques honorables, mais malheureuses, comme, par exemple, la résurrection du caractère elzévirien, qui devait faire la fortune de plusieurs libraires, avaient dévoré son patrimoine et pesèrent sur toute sa vie.

Il profita peu de l'argent qu'il gagna. Tout s'écoula en billets à payer et en honoraires d'hommes de loi.

Il eut la cervelle rongée, non par les vautours, mais par les corbeaux.

Sa gaieté, qui était très franche, très en dehors, devint peu à peu amère et se répandit en boutades dans le goût des tirades de Théodore Barrière.

Il était bon, pourtant, et de vieille race gauloise.

On ne lui en voulait pas de ses mots à l'emporte-pièce, qui furent bien souvent cueillis au vol par les anecdotiers, et servis le lendemain en mots de la fin, en nouvelles à la main, dans les feuilles boulevardières.

Davyl est mort d'un cancer, après une longue agonie de six mois ; mais son existence presque entière avait été rongée par le cancer de la gêne. Il est difficile de dire lequel des deux est le plus terrible.

Parmi les morts du mois, il faut citer encore Saint-Juirs, l'écrivain distingué qui fit de si charmantes chroniques, et le peintre Emile Lévy, l'auteur du *Gué*, du *Premier pas*, de *Ruth et Noémie*, de *La Musique*, de *L'Amour et la Folie*, de la *Diane*, de la *Lettre*, et de la *Prière aux champs*. Emile Lévy avait obtenu le grand prix de Rome en 1854.



Le mois d'août a été truculent et nous a amené un grand nombre de duels plus ou moins mystérieux et dus, pour la plupart, comme disent les échos mondains, à des causes tout intimes.

Il y a, particulièrement pendant la canicule, des maris qui ont mauvais caractère, des hommes politiques qui n'admettent pas la contradiction, des écrivains dont les mouches de la polémique estivale irritent l'épiderme.

Fort heureusement, nous n'avons eu de duels à mort que sur le papier, avant la rencontre.

Les épées n'ont pas été trop méchantes, et les pistolets à tir rayé ont envoyé des balles dans le vide.

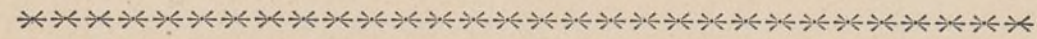
Il y aurait toujours moyen d'organiser des duels féroces :

Au pistolet, par exemple, on pourrait convenir que l'on tirera jusqu'à ce que l'un des deux adversaires soit touché. Seulement, pour ces duels-là, on trouve peu de témoins, et l'on trouve encore moins d'adversaires.

Il y en a toujours un des deux qui s'écrie :

« Un duel à mort ? Parfait ! Je ne suis pas éternel ; mon adversaire aura pleine satisfaction, un jour ou l'autre, le plus tard possible. Et maintenant, allons déjeuner ! »

LA GRAND'VILLE.



LE VA-ET-VIENT

NOUVEAU JEU DE PLEIN AIR

Le nombre des personnes qui peuvent prendre part à ce jeu est illimité. Afin de le décrire avec plus de précision, nous supposons, dans ce qui va suivre, que les joueurs sont au nombre de dix.

On joue à ce jeu avec des assiettes, blanches préférablement. Il en faut quatre par joueur ; total : quarante.

On découpe des petits carrés de papier de quatre couleurs : rouge, vert, jaune et bleu, par exemple, et on les colle, deux par deux, dans le fond des assiettes, de façon à obtenir toutes les combinaisons possibles de quatre couleurs deux à deux ; ces combinaisons n'étant qu'au nombre de dix et les assiettes étant quarante, on répète chacune d'elles quatre fois et on numérote celles qui sont semblables de 1 à 4.

On obtient, par ce moyen, quarante assiettes composées ainsi que l'indique la figure A ci-contre.

De plus, on prend dix cartes sur lesquelles on colle également deux carrés de papier de couleur, de façon à former les dix combinaisons précédentes. Les dix cartes sont donc celles indiquées dans la figure B, ci-dessous.

Tel est le matériel qu'il est nécessaire de préparer avant de commencer à jouer.

Le *Va-et-Vient* comporte un directeur du jeu.

Le jeu s'exécute de la façon ci-après :

Les dix joueurs se réunissent en un même point, centre du jeu. Le directeur, aidé de domestiques, dispose les assiettes à terre, de façon que les couleurs soient en-dessus, tout autour du centre du jeu, à des distances variables et en formant toute figure que lui dicte sa fantaisie. Il est bon toutefois que la distance de chaque assiette au centre du jeu ne dépasse pas certaines limites ; on peut fixer approximativement cette distance entre dix et quarante mètres.

Cela fait, le directeur du jeu revient au centre retrouver les joueurs.

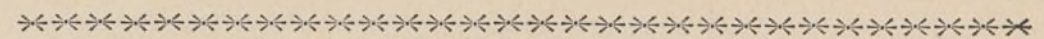
Puis il leur distribue les cartes au hasard.

Il leur explique alors que chaque joueur doit rapporter au centre du jeu les quatre assiettes portant les mêmes couleurs que la carte dont il est muni ; que ces assiettes doivent être rapportées *une à une*, d'abord celle portant le numéro 1, puis le numéro 2, le numéro 3 et enfin le numéro 4 ; et qu'enfin le gagnant sera celui qui, le premier, se sera acquitté de sa tâche.

Après cette explication, il s'écrie : *allez !* et à ce signal, les joueurs se précipitent.

Une règle importante que les joueurs doivent scrupuleusement observer, est de ne toucher à aucune assiette autre que celle après laquelle ils sont en quête.

GEORGES LAUN.



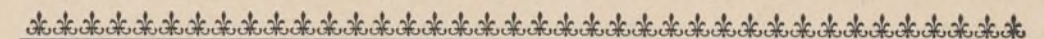
CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Billets d'Aller et Retour à prix réduits.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, de Paris à toutes les gares de son réseau situées au delà de Mantes, Rambouillet, Houdan et Gisors, des billets d'aller et retour comportant une réduction de 25 0/0. La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

Jusqu'à 75 kilomètres inclus, 1 jour ; de 76 à 125, 2 jours ; de 126 à 250, 3 jours ; de 251 à 500, 4 jours ; au-dessus de 500, 5 jours.

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les dimanches et jours de fête ; la durée des billets est augmentée en conséquence.



ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

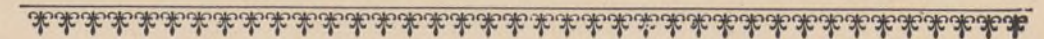
PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux *Messageries du Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.





LE FÉTICHE

PAR

JACQUES FREHEL

Nous nous dirigeons à marches forcées vers un grand village du Bidiga-Sakala dont le roi avait récemment entretenu des relations d'amitié avec Samory.

Depuis longtemps nous cheminions à travers les solitudes africaines par les sentiers des fauves. L'espoir d'atteindre, avant le soir, les bords du grand fleuve, soutenait seul nos forces : péniblement, les noirs de ma compagnie gravissaient les dernières hauteurs cachant encore à notre vue son cours vénérable ; un dernier effort nous porta vers le plus proche plateau d'où nous le vîmes enfin dérouler ses nappes majestueuses au milieu de l'immense étendue des savanes. Une exclamation profonde retentit, cri d'amour religieux et filial débordant de ces âmes panthéistes : Djoliba ! — le Niger ! — aussitôt un ancien griot marchant devant la troupe, saisit sa grande guitare mandingue, et, appuyé sur un rocher, célébra les louanges du fleuve, la douceur de sa patrie et les prouesses de ses pères. Puis, par des bonds joyeux, nos compagnons s'élancèrent vers les rives et plongèrent au milieu des ondes avec des plaintes de joie. Nous demeurâmes, mon lieutenant et moi, un instant muets, en proie à une émotion bien autrement intime ; et la nuit, jetant son tissu d'ombre grise, nous surprit immobiles sur nos chevaux.

Au fond des abîmes bleus du soir on distinguait encore une flotte de pirogues fuyant avec la brise, et des îles, couronnées de roseaux, parfumées de très douces fleurs, flottant sur ce fleuve comme les dernières épaves du Paradis.

Toutes les choses vivantes qui nagent, rampent et volent, passaient et repassaient dans notre esprit : nuées d'aigrettes aux plumes de neige, lourds pélicans, insectes ailés emportés sur l'air d'azur comme des nacelles d'or, serpents cracheurs vomissant une bave empoisonnée, visitaient notre repos, confondus dans la vision d'une nature démesurée.

Jamais je ne m'étais senti accessible à ce point aux mystérieuses intuitions de l'au delà ; il me semblait que je touchais à un moment décisif de ma destinée et que quelque chose d'unique allait survenir dont l'approche faisait battre mon cœur. Cet état d'âme m'en rappelait d'autres plus anciens : c'est ainsi que certains effrois de ma petite enfance, quand je me trouvais seul au milieu des prés et que le vent se mettait à courir bruyamment sur la campagne en agitant les rideaux de trembles, remontaient dans ma mémoire avec d'intraduisibles angoisses, mêlés à des fièvres d'adolescence, à des évolutions inconnues de mon être.

Pourtant j'étais habitué à traverser des contrées incommensurables livrées au plus morne abandon et où aucun vestige d'un âge plus fortuné, — vieux rempart chargé d'herbes sèches, ou sculpture mutilée, — ne vient rafraîchir les yeux brûlés ; j'avais déjà contemplé ces cieux profonds comme une mer transparente où palpitent des astres infinis, ces paysages fantastiques, ces arbres

trop grands, ce pullulement d'hommes et de bêtes du continent noir que l'on dirait détaché d'une autre planète.

Qu'il était calme ce village où j'apportais la ruine, dans la joie du matin, avec ses champs de cotonniers, de mil, de giraumons et de pastèques, parsemés d'acacias en fleurs, et sa petite vallée colorée de mille façons par le soleil qui se levait sur la terre pour éclairer les hommes !... Des chiens aboyaient, des pigeons sauvages roucoulaient dans les palmiers. Nous apercevions quelques antilopes entravées près d'un tas de feuillages. Une bande de femmes sortit des habitations en soulevant une natte de sparterie grossière pour aller puiser de l'eau, et, tournant dans les rues étroites avec leurs calebasses vides et leurs enfants nus qui portaient aux pieds des clochettes pour éloigner les mauvais esprits, elles atteignirent les citernes. Pas une draperie sur ces nudités païennes.

Voici les calebasses pleines posées sur les cheveux formant cimier de casque ; l'eau ruisselle sur les sombres corps d'un noir bien différent, avec des dégradations de teintes tout à fait perceptibles pour un œil exercé : le bleu, le violet, l'ambre, le rouge d'argile, circulent comme du sang sur ces dos bronzés, sur ces bras levés dans des attitudes gauches et superbes.

Un peu plus loin une griote couverte de tout l'or du Bouré apparaissait sur une place avec un maigre visage, portant sur sa poitrine toutes sortes de fétiches vénérables qu'elle serrait de ses deux mains sur son cœur.

Malgré moi, je m'attendrissais sur le sort de tous ces êtres perdus dans le pays nègre, non loin des bords du Gihon, un des quatre fleuves qui arrosaient l'Eden.

Le vieux roi de Faraoualia m'attendait assis devant son palais de terre au fronton dentelé, enfermé dans trois forteresses flanquées de tours et percées de meurtrières. Cette construction toute naïve n'était pas sans grâce ; et, sur ses flancs de pisé, dorés par les soleils, quelques figures en relief attestaient l'effort de l'homme, artiste primitif attiré malgré lui par un mystérieux génie. La renommée de ce chef du Bidiga-Sakala ne pouvait être ignorée de nous. On le citait, dans les pays voisins, comme un modèle de justice et de vertu, et ses griots passaient pour opérer toutes sortes d'habiles sorcelleries, — que l'on rapprochera certainement un jour des phénomènes d'hypnotisme et de suggestion ; — mais nous ajoutions peu de foi à ces rapports, accoutumés aux dupes des noirs. Notre attente fut étrangement dépassée.

Laissant la compagnie rangée en bataille sur une petite éminence voisine, je descendis, avec quelques hommes, des collines en pente douce, toutes verdoyantes d'herbes et couvertes de trou-

peaux ; puis nous traversâmes le petit hameau des Diaoulas, habité par les marchands, forgerons, tisserands, étrangers, sorciers et sculpteurs d'idoles, sorte de faubourg, caravansérail misérable qui précède toujours ces villages d'Afrique faits de paille et de terre comme des nids d'oiseaux.

On ouvrit, pour nous recevoir, les portes en caillédras des trois enceintes au moyen d'une clef de bois et nous nous trouvâmes en présence du roi Bango et de son frère.

Je m'étais imaginé de ces figures étonnantes de vieillards, discrètes et taciturnes, pour les asseoir dans ma pensée aux origines du fleuve noir, sous le feu d'un soleil torride, tenant, de leurs mains ridées, des urnes intarissables.

Il se ressemblaient d'une manière parfaite, avec de longues barbes blanches et des traits aquilins ; leur taille nous parut gigantesque, et la sérénité prophétique, la majesté, empreintes sur leur visage, la noblesse incomparable de leur attitude, la pureté à peine amoindrie de leurs formes, m'imposèrent un tel respect, que je trouvai, en les considérant, la mission qui m'amena près d'eux,

bien dure à remplir. J'avais en effet reçu l'ordre de brûler le village en répression de quelques méfaits commis pendant l'hivernage et de rapports clandestins avec l'Almany.

Bango se leva à notre approche et franchit à son tour les trois forteresses. Nous nous dirigeâmes alors vers le lieu des palabres dont trois figuiers centenaires indiquaient la place. On nous fit aussitôt un singulier cortège : tout d'abord, les vieux princes accompagnés de leurs griots et d'une longue suite de notables, puis une foule de peuple sans cesse grossissante désertant les cases. Il y avait là des hommes de toutes races : peulhs agiles, bambaras aux bouches lippues, fugitifs du sud portant encore sur eux l'odeur des caravanes, et quelques foulas nomades d'origine bohémienne, joueurs de harpe, tziganes du désert enflammé.

Après avoir renvoyé les femmes, je dis au vieux roi et aux notables de s'asseoir sur l'estrade établie en ce lieu pour traiter les affaires publiques ; et, endurcissant mon cœur, j'expliquai à Bango la faute qu'il avait commise et le châtiment qui allait être infligé aux gens de Faraoualia.



Il m'écoutait avec calme, sans laisser paraître la moindre trace d'indignation ou d'étonnement ; toute la vie se réfugiait dans ses grands yeux obscurs. Après un silence, il prit la parole.

« Guerrier, me dit-il, un homme ne peut avoir plusieurs maîtres ; quand tu pars, Samory revient : tu es mon chef, protège-moi et tu seras bien servi, mais si tu m'abandonnes à la fureur de l'Almany, je ne puis t'obéir sans que mon peuple souffre. Epargne-le si tu veux être juste.

— Impossible, dis-je avec une brusquerie feinte, mes ordres sont formels, la colonne tout entière est menacée par ta défection, on se soulève derrière nous. Ainsi préviens ton monde, je donne une demi-heure pour évacuer Faraoualia. »

Il fit un geste qui voulait dire : « Que ce malheur retombe sur toi ! » et se voilant d'une mousseline, comme un pèlerin dans le désert, pour cacher peut-être la défaillance de son âme altière, il demeura, avec son coran placé à ses pieds croisés, plus impassible qu'une pierre que dissout la lune ou qu'un mort au pays des Balantes que les danses lascives ne peuvent plus arracher à son repos.

Nous eûmes alors un spectacle inoubliable.

Aussitôt que la trompe Ouassoulou eût donné l'alarme aux bergers absents et retenti par les rues qui tournent en cercle autour des cases, un sauve-qui-peut confus, une agitation de démons, des voix rauques criant des blasphèmes, des sanglots d'esclaves,

des effrois d'enfants, des gémissements en langue barbare, montaient jusqu'à nous et semblaient composer l'hymne sauvage de la discorde éternelle des peuples. Quel changement depuis le matin, quand ce petit village d'Afrique s'éveillait au chant des oiseaux, plus tranquille dans sa solitude qu'un buisson de madrepores épanoui sous l'océan !... Une mélancolie inexprimable m'envahit à regarder ces choses qui allaient être détruites. Des hommes poussaient devant eux des troupeaux qui se retournaient en beuglant vers l'étable, d'autres, emportant sur leur tête des calebasses débordantes d'étoffes et d'ustensiles, se réunirent à la lisière d'un bois, et j'en vis tenir sur l'épaule, pour les sauver des flammes, de grimaçantes idoles, pareilles à des enfants accroupis. Les rêves confus, les sorcelleries flottantes, l'angoisse des destructions, les épouvantes d'une nature farouche, avaient pris corps dans l'informe sculpture, adoucie par tout ce qui, dans l'esprit d'un pauvre noir, peut s'appeler espérance. — C'était comme la rédemption même de leurs âmes, ces génies protecteurs ! dont le bois de fer fut poli avec des coquillages, longuement, au bord des fleuves, sur les petites plages où dorment les amphibiens.

Enfin une section parcourt le village vide pour s'assurer qu'il ne reste personne, puis, à la sonnerie de « commencez le feu ! » un peu de fumée s'élève. En un instant le village flambe.

De longues flammes obliques montant dans une atmosphère



LE FÉTICHE

« ... Elle surgit, ou plutôt elle se détacha d'un seul coup, svelte et pure sur l'air doré, comme une forme longtemps rêvée s'épanouit soudain dans le cerveau pâmé d'un sculpteur..... « Je me nomme « Dahoumia, » dit-elle. »

ardente, la terre dénuée de verdure, le feu chantant dans la paille qu'il dévore, quelques pans de murs, puis un monceau de cendres embrasées se soulevant encore et semblant vivre; tout cela éteint, absorbé par un soleil lourd et violent, par une lumière qui grise et stupéfie, et de Faraoualia il ne resta que le nom.

En face, à l'orée du bois, les habitants regardent brûler le village. Près de nous, les notables se tiennent silencieux.

Alors le vieux Bango se tourne de mon côté, très digne, et me demande l'autorisation de reconstruire les cases.

« Je te l'accorde de grand cœur, lui dis-je, mais je suis obligé de t'emmener pendant quelque temps avec moi, ainsi que ton frère. Vous serez bien traités et ne courrez aucun risque. Comme tu as une grande influence dans tout le pays, je serai sûr ainsi qu'on obéira aux ordres donnés. »

A ces paroles, le roi noir me regarde, très droit, avec ses grands yeux fauves; et, très poliment, me répond d'une voix douce : « Je suis bien vieux et ne saurais marcher.

— Tu seras porté, s'il le faut, » répliquai-je, respectueux.



J'étais un peu humilié de mon rôle, près de ce vieux philosophe, habillé de grosse laine blanche irréprochablement pure, drapé comme un patriarche.

« Non, me dit-il, à mon âge on ne quitte pas le pays où les pères sont morts... N'as-tu pas vu l'oiseau chercher son nid quand il est las d'errer? Les vagues qui n'ont pas trouvé de sommeil sur les savanes de la mer viennent se briser sur un rocher et mourir en écume. Tout aspire au repos. J'ai assez vécu... Voici mon sabre, tue-moi si tu le veux... Je ne partirai pas. »

L'arme sauvage luisait à terre devant lui. Il la regardait avec une expression intrépide.

Ce langage élevé, cette noblesse des idées, qui ne seraient même pas compris ailleurs, tant de dignité alliée à une telle paix d'oracle, m'irritaient contre mes instructions. Pour la première fois je sentis peser sur moi les servitudes cruelles du métier.

J'insistais pourtant, lorsque tout à coup, sortit de la bande des notables une jeune fille très belle, de seize ans peut-être, qui vint se placer devant moi.

Elle surgit, ou plutôt elle se détacha d'un seul coup, svelte et pure sur l'air doré, comme une forme longtemps rêvée s'épanouit soudain dans le cerveau pâmé d'un sculpteur. Une bandelette de perles colorées formait un arc sur ses cheveux simulant le casque troyen et mettant une ombre opaque autour de son visage d'un blond chaud qui semblait pétri de quelque précieuse argile africaine pénétrée de soleil. Elle avait la jambe longue des danseuses arabes, les seins petits et vaguement dorés, comme une poitrine d'idole; et l'art antique n'eût trouvé rien de plus souple et de plus élancé, que la nudité chaste de ce corps charmant. Son grand œil sombre, d'une douceur farouche, était, comme celui de Bango, rempli d'une obscurité mystérieuse; mais l'âme, plus jeune, s'en épanchait franchement en éclairs de tendresse et de mélancolie. Je ne sais quoi, dans sa pose, de simple et de magnifique, me fit deviner une fille du vieux chef.

« Je me nomme Dahoumia, me dit-elle, je suis reine, mes troupeaux paissent sur les collines; je possède des richesses nombreuses; mes esclaves excellent à jouer de la harpe et du large tabala aux batteries sonores; la griote, ma nourrice, connaît des secrets puissants pour enchaîner les pensées des hommes: éloignés d'elle, ceux qu'elle a enchantés sont obligés de lui obéir. Je pourrais épouser un prince et régner aux sources des fleuves...

mais... laisse mon père, qui est vieux, et je partirai avec toi. »

Elle se tut un instant sans cesser de me regarder.

La vieille griote au visage inanimé et flétri, celle même que nous avions aperçue le matin tout étincelante d'or sur la place, plus décharnée qu'une momie que l'on retrouve dans les hypogées, couverte encore de ses bijoux, lui parlait d'une voix brève et colère, levant et abaissant ses grands bras avec des gestes effrayants. Mais Dahoumia ne l'écoutait pas.

Pour moi, j'étais anéanti devant sa beauté.

Le lieutenant, émerveillé, s'étant rapproché de moi, me poussait du coude en murmurant à mon oreille : « Emmenez-la, voyons, elle est trop belle, emmenez-la. »

Après une pause elle reprit avec un accent plus profond encore et plus résigné : « Je serai ta femme, ta captive. Je te suivrai : nous traverserons des plaines couvertes d'ossements blanchis et les forêts mystérieuses où vivent les hommes nains; le soir des combats, tu dormiras dans mes bras; si tu as soif, je t'offrirai du lait battu avec des pistaches; si ton cœur est triste, je l'égaierai par mes chants; et peut-être un jour, quelque voyageur blanc, de retour dans sa patrie, me parlera du roi Bango. »

Alors la vieille griote se mit à pousser des cris aigus en arrachant ses cheveux gris de ses mains crochues.

Un de ces orages qui surviennent tout à coup en pleine béatitude du ciel d'Afrique, venait d'éclater. Je ne sais quel murmure rapide dans le bois frissonnant et quelle ombre blême indéfinissable courant sur la plaine, nous avait avertis de sa venue. Les figuiers centenaires, où se réfugiaient des milliers d'oiseaux, nous offrirent contre la pluie, l'abri impénétrable de leurs épaisses feuilles en forme de boucliers.

La civilisation me semblait si loin, la femme si belle, l'âme si noble à travers ces yeux indicibles, magnétiseurs, que je rêvai un instant d'un bonheur éternel avec cette épouse sombre.

Dahoumia attendait ma réponse.

J'étais très ému, et, bien que je fusse passionné de sa forme au delà de toute expression, il ne me vint pas une fois à l'idée de prendre avec elle un engagement moins grave.

Je lui dis alors que ce qu'elle faisait était très beau et que si je pouvais prendre femme, il me serait impossible d'en trouver une plus digne de plaire. Malheureusement, poursuivis-je, mes ordres ne me permettaient pas de l'emmener à la place de son père.

J'ajoutai tout ce que l'admiration la plus vive m'inspirait de meilleur pour la consoler.

« Prends-moi, supplia-t-elle encore; prends-moi, tu ne connais pas Bango, il se tuerait plutôt que de partir. »

Le lieutenant grommela, en réprimant un haussement d'épaules : « C'est trop fort ! vous êtes bon, par exemple ! »

Je ne savais plus quel parti prendre, quand on vit arriver deux superbes jeunes hommes équipés en chasseurs, absents du village depuis la veille ; c'étaient les frères de la princesse Dahoumia.

Aussitôt ils se présentent à moi et se proposent pour m'accompagner.

« Notre père est âgé, nous sommes jeunes, laissez-nous te suivre, nous te jurons fidélité ! »

J'acceptai leur offre avec empressement, heureux au fond de ne pas avoir à faire violence au vieux Bango.

Puis, ayant fait ouvrir ma cantine contenant un sac de monnaie blanche et un paquet de pacotille, j'offris à Dahoumia ce qui pouvait lui plaire, glaces, foulards, mousselines, plus quelques poignées de pièces de dix sous toutes neuves pour se faire des colliers. Je chargeai ses doigts de bagues et je me disposais à donner le signal du départ, quand la jeune fille revint vers moi accompagnée de sa griote. Ses yeux avaient pris une douceur

subtile, plus voilée, et je crus y voir flotter, — c'était une erreur sans doute, — quelque intraduisible regret.

« Attends, me dit-elle en serrant ma main contre sa paume brûlante, je veux te faire un présent aussi. »

Elle tenait dans ses doigts ambrés un étroit bracelet en forme de serpent, fait de perles colorées rappelant les couleurs du prisme. La vieille sorcière s'en saisit à son tour en murmurant entre ses lèvres desséchées des paroles inconnues qui s'envolaient à travers l'air sonore, stridentes, comme le cri de l'oiseau trompette tournant sur les marigots, et je voyais bien que ces accents étranges, cette sorte d'incantation nègre, avaient pour but d'appeler sur le frêle bijou une vertu surnaturelle.

« Tant que tu le porteras, me dit Dahoumia, tu ne pourras m'oublier, et j'apparaîtrai dans ta pensée telle que je suis aujourd'hui. Mais, le jour où tu auras trouvé la femme qui doit t'aimer toujours, je t'avertirai : tu ne pourras retenir le serpent, il reviendra vers moi. »

J'avais déjà vu de ces jongleries sans jamais y croire, même quand le miracle paraissait le mieux démontré, car les noirs sont très forts en matière d'escamotage.

Il ne pleuvait plus, on entendait murmurer tristement les tourterelles, et quand nous quittâmes l'abri des figuiers, un splen-



dide arc-en-ciel se tendait vers les nuées. — C'est un dieu vénéré entre tous les autres parmi les fétichistes qui le prennent pour un serpent. La fille de Bango regardait le météore avec extase.

Nous nous séparâmes et j'emmenai les deux fils du vieux roi. Ils tinrent leurs promesses jusqu'au bout et jamais ne cherchèrent à s'évader. Quelque temps après, du reste, je quittai cette région et les renvoyai dans leur village.

* *

Cependant, je pensais plus que de raison à la fille du roi Bango ; mais ce bracelet que je portais toujours au poignet et les lazzi de mes camarades y étaient bien pour quelque chose.

De retour en France, pendant un congé, les fièvres d'Afrique me reprirent.

Pour me remettre, on m'envoya chez des amis en Touraine, dans un petit manoir perdu au milieu d'un parc immense. Les nuits étaient délicieuses, on se promenait le plus tard possible, par groupes sympathiques.

Une jeune fille, arrivée du matin, et que j'avais à peine aperçue, dit un soir, à l'autre bout du salon, qu'elle voulait voir l'étang au clair de lune. Je ne sais qui me désigna pour la conduire. Elle me sembla fort belle.

Nous descendîmes vers le petit lac un peu sauvage, un peu

délaissé, tout fleuri de narcisses et de nymphéas. Une fraîcheur délicieuse s'exhalait du bois humide, car il avait plu pendant le jour, et des gouttes d'eau, que traversait la lune, pendaient encore aux branches comme de gros diamants.

Tout à coup l'étang, où la lune traînait ses rais d'argent, nous apparut au détour d'une allée. Les nymphéas, pénétrés de lumière, semblaient des veilleuses d'albâtre allumées parmi les roseaux.

Ma compagne portait une haute coiffure mettant une ombre discrète et blonde sur ses traits charmants, l'astre la pâlisait comme un marbre, et son regard bleu sombre vint vers moi de très loin, avec la plus troublante obscurité.....

Je ne sais quoi de solennel, qui venait de la beauté de la nature, ou de nos cœurs, nous étreignit tous deux. Pour cacher mon trouble, je m'agenouillai sur la berge, et, plongeant mon bras dans l'eau dormante, je cueillis pour la jeune fille quelques-uns de ces beaux lotus, blancs comme elle, semblables aux roses du magnolia.

Je la quittai et cette nuit-là fut pour moi pleine d'angoisses, de songes et d'inexprimables délices.

Le lendemain, en m'éveillant, je m'aperçus que j'avais perdu mon bracelet. Avait-il glissé parmi les nymphéas ?.....

Je le cherchai partout et ne le trouvai plus.

JACQUES FRÉHEL.

(Illustrations de Maurice Bompard).



BRISÉIS

PAR JULES LEMAITRE

BRISÉIS naquit sous le signe de la Génisse, seize ans avant le siège de Troie, dans l'île de Tityra, dont son père Brisès était roi, — une de ces îles blanches et dorées qui s'égrènent comme les perles d'un collier dans le bleu profond de la mer d'Ionie.

Elle passa son enfance à jouer dans la cour de la maison de son père, sous les portiques peints de vives couleurs, dans le verger de son grand-père Rhéxénor, ou sur le sable fin semé de coquillages. Elle avait des poupées d'argile, elle élevait des cigales dans des cages faites de brins de paille. Et c'était une petite fille obéissante et tranquille, et toujours contente.

Devenue grande, elle vécut avec les servantes de sa mère. Les unes broyaient le blé sous la meule; d'autres tissaient la toile; le fuseau tournait entre leurs mains aussi mobiles que le feuillage des peupliers, et leurs tissus serrés brillaient comme de l'huile. Briséis surveillait leurs travaux. Elle les aidait à laver le linge à la fontaine. Les jours de fête, elle paraît de guirlandes le temple d'Artémis, patronne de l'île, chantait des cantiques avec les autres jeunes filles et, vêtue de lin blanc, couronnée de roses blanches, marchait en tête de la confrérie de la déesse vierge. Enfin Briséis était une jeune fille d'humeur douce, pieuse, soumise à ses parents et respectueuse des usages.

Elle vénérât son père, qu'elle voyait fort rarement. Car Brisès était souvent en guerre avec les rois des îles voisines. Parfois il revenait, couvert de sang à peine séché et traînant après lui un long butin, des bœufs, des moutons, et de belles étoffes et des vases de cuivre tout plein des charrettes. C'étaient alors des festins qui duraient des jours et des nuits, et où Brisès conviait tous ses compagnons de guerre. Mais Briséis restait dans la chambre des femmes, car il eût été contraire à la bienséance qu'une jeune fille parût à table devant des étrangers.

Lorsqu'elle eut quinze ans, son père lui dit :

« Il est temps que tu te maries, et je t'ai trouvé un époux : notre voisin Mynès, roi de l'île de Mélissa. Il est riche, puissant et brave. Sois pour lui une compagne fidèle et soumise, de peur qu'il ne me reproche un jour de lui avoir fait un mauvais présent en lui donnant ma fille. »

Briséis répondit :

« Je sais qu'il convient que les hommes commandent et que les femmes obéissent. Les dieux l'ont ordonné ainsi. Je ferai, mon père, ce qu'il vous plaira. »

Quand elle vit le roi Mynès, elle fut d'abord un peu effrayée

par son air rude, sa haute taille et les crins qui hérissaient le cimier de son casque.

Et elle ne put s'empêcher de pleurer en quittant son père et sa mère.

Mais elle fit réflexion que cela était nécessaire, que cela arrivait à toutes les jeunes filles. En même temps elle était fière d'avoir une robe de laine très fine, couleur de safran pâle et brodée de soie violette, et un collier d'or et des pendants d'or à ses oreilles. Puis elle se disait que Mynès, étant si fort, la défendrait mieux qu'un autre, et que, plus l'époux est puissant, plus la femme vit en sécurité sous sa loi, et éprouve même d'orgueil à y vivre.

Elle fut heureuse dans le palais de Mynès. Elle se réjouissait de s'asseoir à la table de son mari et d'écouter les récits de ses hôtes. Elle admirait la vaillance des hommes et s'ébahissait de leurs aventures. Réserve dans son attitude, elle veillait silencieusement à ce que rien ne manquât aux convives. Et Mynès l'appréciait pour son économie et pour la bonté de son caractère.

Cependant la flotte des Achéens vint à passer par là. Soupçonnant Mynès d'être l'allié des Troyens, ils coulèrent ses vaisseaux et descendirent dans l'île. Mynès fut tué à la tête de ses soldats. Les Achéens pillèrent les maisons, massacrèrent la moitié des habitants et firent les autres prisonniers. Briséis s'était retirée avec ses servantes dans la chambre la plus secrète du palais et, tombée sur les genoux, les cheveux défaits, elle entourait de ses bras l'autel d'un petit dieu en qui elle avait une confiance particulière.

Les vainqueurs forcèrent la porte, et les femmes se crurent perdues.

Mais un jeune chef (c'était Patrocle), l'air très doux, presque semblable de visage à une jeune fille, dit aux soldats :

« N'effrayez point ces femmes et ne leur faites pas de mal. On vous les partagera demain. Elles vous seront d'une compagnie d'autant plus plaisante que vous ne les aurez point maltraitées. »

Puis, s'approchant de Briséis avec bonté, il lui apprit doucement que son mari avait été tué par le divin Achille, et que son père et ses trois frères avaient eu le même sort, la veille, dans l'île de Tityra. Et il promit de lui faire rendre le corps de son époux.

Briséis pleura abondamment, avec ses servantes, sur le corps de Mynès. Elle-même le lava, le peigna, le parfuma, et prit soin qu'il fût brûlé, la nuit, sur un bûcher de bois odoriférants. Et, tandis que la fumée noire montait tout droit dans l'air calme baigné de lune, elle psalmodia scrupuleusement, jusqu'au bout, l'hymne funèbre.

Le lendemain, sur la grande place attendant au palais, tout le butin fut entassé : femmes, bœufs, porcs, moutons, sacs de blé, amphores pleines de vin, bassins de cuivre, trépieds et tapis précieux.

Et l'on procéda au partage.

Briséis souhaitait dans son cœur d'être adjugée à Patrocle ; mais ce fut Achille qui l'obtint.

Le fils de Pélée la prit par la main et lui dit :

« Viens sur mon navire et ne pleure pas. Il est sage de se soumettre à la destinée. La tienne est de perdre, jeune encore, ton époux et ta douce patrie. La mienne est de mourir dans ma fleur, après avoir rempli de mes actions la mémoire des hommes. Je ne serai pas pour toi un maître dur ni exigeant. Tu es belle, et c'est

un grand don. Celle qui a la beauté n'est jamais tout à fait à plaindre, car sa vue seule met de la joie dans tous les yeux et incline les cœurs à lui complaire. »

Mais deux ruisseaux continuaient de couler le long des joues de Briséis.

Alors Patrocle la prit à part :

« Il ne faut pas contrister Achille, car il est le plus beau, le plus vaillant et le plus intelligent des hommes. Je l'aime plus que mon père et ma mère, et plus que toutes les femmes, et je me félicite que la plus belle et la plus douce des captives lui ait été donnée pour sa part de butin. Il te traitera avec douceur et, après la guerre, il t'emmènera dans la Phthie, au pays des Myrmidons et, là, il te prendra pour femme. »



Briséis sécha ses larmes et, ramenant son voile sur ses yeux :
« J'aimerai Achille, répondit-elle, parce que vous le voulez et parce qu'il est votre ami. »

Briséis fut heureuse, devant Troie, sous la tente d'Achille. Elle y menait presque la même vie que naguère dans sa maison de Mélissa, dirigeant les autres captives et leur distribuant la tâche. Les nouvelles du siège les amusaient, leur fournissaient des sujets de conversation. Souvent Briséis s'entretenait avec Patrocle ; ils parlaient ensemble du passé, des merveilleuses aventures des chefs de l'armée, et surtout des exploits d'Achille. Elle interrogeait aussi Patrocle sur Priam, Hécube, Hector, et elle s'indignait contre Hélène.

Quelquefois, de l'intérieur de la tente, elle assistait aux exercices et aux jeux des chefs, à l'escrime de l'épée et de la lance, et

aux courses de chars. Par les beaux soirs, Achille, assis au bord de la mer glacée d'argent, chantait la gloire des anciens guerriers en s'accompagnant de la lyre. Patrocle, Briséis et les captives écoutaient ; et le chant flottait légèrement dans l'espace bleuâtre, au-dessus des fanoux du camp silencieux, vers les lointaines étoiles...

Or, la peste ravagea l'armée des Achéens. Apollon se vengeait ainsi du roi des rois, qui avait refusé de rendre la fille du prêtre Chrysès.

Achille ayant assemblé les chefs, Agamemnon fut contraint de céder. Mais il jura que, en revanche, il enlèverait au fils de Pélée sa captive Briséis.

Lorsque les hérauts Eurybatès et Talthibios vinrent la chercher, Briséis n'y comprit rien, car elle ignorait ce qui venait de se

passer. Toutefois elle les suivit sans résistance. Elle demanda seulement à Patrocle : « Pourquoi m'emmène-t-on ? »

— Hélas ! » dit Patrocle en détournant la tête.

Comme elle sortait de la tente, elle aperçut Achille qui, assis à l'écart, près du rivage, le menton sur ses deux mains, regardait au large les vagues sombres.

* *

Briséis pleura abondamment. Mais Agamemnon affecta de la traiter avec égards, de peur qu'elle ne le jugeât plus grossier qu'Achille.

Elle fut donc heureuse sous la tente d'Agamemnon. Elle y était en plus nombreuse compagnie que chez le fils de Pélée, et mieux placée encore pour savoir les nouvelles. Souvent, par les tentures adroitement écartées, elle apercevait les autres chefs, Ulysse, Diomède, Nestor, les deux Ajax, qui venaient festoyer chez l'Atride et délibérer avec lui. Et elle se disait que, étant la captive préférée du roi des rois, elle était donc la femme la plus considérable de l'armée.

* *

Cependant les Achéens, dans presque toutes les rencontres,

étaient vaincus par les Troyens. L'humeur d'Agamemnon s'assombrissait de jour en jour. Il mordait ses poings de colère, poussait rudement du pied les vases d'airain dont sa tente était décorée. Ou bien il restait de longues heures assis sur les riches tapis, dans un coin de sa tente, la tête basse, et sa barbe noire appuyée contre le creux de sa poitrine.

Et Briséis songeait qu'elle ne tarderait pas à passer aux mains des Troyens, et que, sans doute, elle serait la captive de ce redoutable Hector dont elle entendait parler si souvent. Et cette idée lui inspirait un peu de frayeur et un peu de curiosité, avec un sentiment de résignation anticipée.

* *

Mais Agamemnon, ayant reconnu qu'Achille pouvait seul sauver l'armée des Achéens, lui fit porter des paroles de paix et lui proposa de lui rendre Briséis s'il consentait à combattre.

Achille refusa d'abord. Puis, quand Patrocle eut été tué par Hector, il déclara qu'il acceptait les offres du roi des rois, afin de pouvoir venger son frère d'armes.

La réconciliation des deux chefs se fit avec solennité, en présence de toute l'armée. Agamemnon jura « par Zeus, par la Terre, par le Soleil et par les Erinyes » qu'il n'avait jamais touché la



captive d'Achille. Briséis, en entendant cela, ne put s'empêcher de sourire, car elle savait bien le contraire.

* *

Briséis pleura en quittant la tente d'Agamemnon. Elle s'était peu à peu attachée au roi des rois, n'ayant eu qu'à se louer de lui.

Mais, en voyant près de la tente d'Achille le corps de Patrocle, elle conçut plus de douleur de la mort de son ami que de toutes ses infortunes passées. Et c'est, en effet, le seul moment où le poète Homère nous peigne l'attitude et nous rapporte les discours de la captive Briséis :

« Elle se précipite sur le corps de Patrocle en jetant un cri perçant ; de ses mains elle meurtrit son sein, son cou délicat, son charmant visage et, fondant en larmes, belle comme une déesse, elle s'écrie : « Patrocle, ami le plus cher au cœur d'une infortunée, « en quittant cette tente je te laissai vivant, et à mon retour, ô chef « des peuples, je te trouve mort. Ah ! comme mes malheurs s'en- « chainent sans fin ! Le jeune époux que m'avaient choisi mon « père et ma vénérable mère, je l'ai vu devant nos remparts déchiré « par l'airain aigu. O Patrocle ! tu voulais arrêter mes pleurs « lorsque l'impétueux Achille eut immolé mon mari et détruit la « ville de Mynès ; tu me disais que le noble fils de Pélée me pren- « drait pour femme. Et maintenant, c'est sur toi que je verse des « larmes intarissables, noble héros toujours plein de douceur. »

Après quoi, Briséis lava elle-même le corps de Patrocle, le peigna, le parfuma, et, tandis qu'il se consumait sur un bûcher de bois odoriférants, elle psalmodia jusqu'au bout l'hymne funèbre.

Elle fut, de nouveau, assez heureuse sous la tente d'Achille. Elle y retrouvait d'anciennes habitudes ; et les autres captives lui témoignaient encore plus de déférence depuis que les chefs les plus illustres se l'étaient disputée et qu'elle avait été la compagne du roi des rois.

Peu de temps après, Achille fut tué par Déiphobe.

Briséis pleura abondamment.

Elle lava le corps, le parfuma, et, tandis qu'il se consumait sur

le bûcher de bois aromatiques, elle psalmodia soigneusement, jusqu'au bout, l'hymne des funérailles.

* *

Le fils d'Achille, Néoptolème, vint occuper la tente de son père et eut ses captives en héritage.

Briséis vécut heureuse sous la tente de Néoptolème. Elle était pour lui un peu comme une mère, car il n'avait pas dix-huit ans, et elle en avait vingt-six.

Aussi, quand, après la prise d'Ilion, Néoptolème eut emmené à Buthrote, en Epire, la veuve d'Hector, Andromaque, dont il était éperdument amoureux, Briséis ne fut point jalouse.

* *

Et elle vécut heureuse dans le palais de Buthrote, comme sous la tente de Néoptolème, comme sous la tente d'Achille, comme sous la tente d'Agamemnon, comme dans le palais de Mélissa et comme dans le palais de Tityra.

Néoptolème, repoussé par la veuve d'Hector, prenait Briséis pour confidente de sa passion et de son chagrin ; et elle essayait de le consoler.

Elle était aussi pour lui une excellente ménagère, prenant soin de ses vêtements, préparant elle-même les mets qu'il préférait, et tenant sa maison dans un ordre irréprochable.

Elle vieillit ainsi, pleine de sérénité et de douceur.

Elle racontait volontiers ses aventures aux autres captives. Elle disait : « Au milieu de tant de traverses, je n'ai jamais été entièrement malheureuse, parce que j'ai toujours fait mon devoir. J'ai aimé mon père et ma mère. J'ai aimé mon mari. J'ai aimé Achille et Agamemnon. J'ai aimé Achille une seconde fois, et le fils d'Achille.

— Et Patrocle ? » lui demanda un jour une jeune captive.

Briséis ne répondit point, mais demeura longtemps rêveuse.

JULES LEMAITRE.

(Illustrations de Rochegrosse).

FRANÇOIS FLAMENG



HUSSARD NOIR (1796)



Par Jules Claretie

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L m'avait longuement et souvent écrit. Lettres suppliantes et enthousiastes, l'affirmation d'une vocation, d'une foi, d'une irrésistible tentation. Ah ! le théâtre ! Du fond de sa province, de l'ombre où il se débattait, dans une petite étude d'avoué, à Cherbourg, il rêvait l'éblouissement de la scène, les triomphes des soirs de bataille, les délires heureux du comédien qu'on acclame ! Comédien, oui, comédien, il voulait être comédien. Comédien comme ces maîtres qu'il applaudissait quand ils venaient, en passant, donner quelque représentation furtive dans la petite salle neuve de la ville. Il voulait, comme eux, traduire les dépits légers des amoureux de Molière, ou les soupirs des passionnés de Musset, au besoin les éclats des révoltés de Hugo. Oh ! être Hernani, Ruy-Blas, Perdican, Fortunio, Clitandre aussi, et Eraste, et Don Juan, et Alceste ! Oui, même Alceste, plus tard, beaucoup plus tard !

Et il me faisait, dans ses lettres assez fréquentes, la confidence de ses rêves :

« Je ne puis vivre, monsieur, que dans ce monde idéal. Celui que je coudoie tous les jours est trop laid... Mes camarades, les clercs de l'étude, se moquent de moi. Ils n'entrevoient rien au delà de la sombre maison toute pleine de l'odeur des vieux dossiers où je me débats... Moi, mon ambition a des ailes... Je suis instruit, j'ai une bonne voix, je ne doute de rien... Si les épreuves sont pénibles, tant mieux ! Mais je veux tenter l'aventure. Je veux débiter. Je veux être comédien ! »

Puis venaient des développements sur l'admirable métier du comédien, sur cet art qui donne à l'homme ce qu'il désire le plus ardemment, l'oubli, l'oubli dans le rêve — sur cette destinée qui fait de l'acteur le collaborateur et comme le soldat du poète. Tout cela, fort bien dit, écrit éloquent, avec un accent personnel point banal.

J'en recevais tant et tant de ces lettres où les vocations les plus folles s'exaltaient en des songes insensés, il m'en arrivait tant, chaque matin, des coins les plus divers, que j'eusse pu confondre ces persistantes demandes de conseils avec ces éternelles confidences des déséquilibrés que le théâtre hypnotise. Mais l'originalité de certains points de vue, tel jugement sur un rôle ou un homme, faisaient deviner là une nature exceptionnelle, une intelligence supérieure évidemment. L'homme était jeune. Il me demandait des conseils. Une audition au besoin. Je lui répondis, un jour, que je le recevrais avec plaisir, quand il aurait l'occasion de venir à Paris et que nous causerions. Mais je l'engageais, en principe, à ne pas quitter la vieille étude sombre où il s'ennuyait à Cherbourg.

« Mais, monsieur, me répondit-il par dépêche télégraphique, mes rêves s'y brisent les ailes ! »

Les appareils télégraphiques ne sont pas habitués, je pense, à transmettre des dépêches aussi poétiques. L'élégie se terminait

d'ailleurs par l'annonce du départ de Colinet pour Paris : « Patron accorde permission. Prendrai train 7 h. 45. » Les ailes n'étaient donc pas tout à fait brisées !

« Monsieur l'administrateur, me dit, le lendemain, l'huissier avec sa correction professionnelle, où pourtant transparissait une nuance, à peine perceptible d'étonnement ou d'ironie, il y a là un jeune homme qui dit avoir un rendez-vous pour aujourd'hui !... Il a d'ailleurs écrit son nom... »

Et il me tendait un feuillet de papier.

Tracés d'une superbe écriture commerciale, en grosses lettres, je déchiffrai ces mots, de loin : *Colinet, de Cherbourg*.

« Il a raison. Je l'attends. Faites entrer ! »

Je n'étais point fâché de le voir de près, de le connaître, l'homme aux rêves, le pauvre clerc brûlé des feux de l'idéal. Parmi tous les mangeurs de temps qui rôdent autour de toute administration, il en est un parfois — rarement — qui vient apporter une communication utile, un renseignement intéressant, quelque chose qui ressemble à un espoir.

La porte de l'antichambre s'ouvrit, l'huissier s'effaça pour laisser passer le nouvel arrivant et, dans ce cabinet à tapisseries où les bustes de marbre contemplant de leurs yeux blancs les déesses de laine, je vis entrer, tout petit, pâle et tortu, un être rabougri, un peu bossu, à qui je ne pus, dès la première minute, m'empêcher de dire :

« Vous êtes monsieur Colinet ? »

— De Cherbourg, oui, Monsieur ! »

Et il souriait, restant là, debout et tournant, entre ses mains gantées de gants trop longs, son chapeau haut de forme bien broissé, tout neuf.

Je ne revenais pas de ma surprise. Quoi ! c'était là le rêveur acharné dont les ambitions cuisaient à grand feu dans l'étroite geôle de Cherbourg ! Le collaborateur de Musset, l'homme qui rêvait d'être Perdican !... Il était grêle, avec une poitrine rentrée et des épaules montant trop haut, enserrant un pauvre petit cou de poulet, très long, où la pomme d'Adam saillait comme un goître et que surmontait une tête bizarre, maigre, pareille à ces fantoches taillés à coups de couteau dans du bois par quelque berger inhabile : — une tête allongée, le nez énorme, la bouche large, tirée vers les oreilles et, au-dessus d'un front étroit et haut en forme de poire, une grosse tignasse rousse, dressée toute droite comme par le hérissément de la peur. Là dedans, dans ce masque grotesque, les yeux seuls, d'une douceur infinie, bleus et tristes, répondaient à l'idée que je m'étais faite d'après ses lettres, de ce pauvre clerc poétique, de ce Fortunio de province qui osait aimer et nommer celle qu'il aimait : la terrible Muse du théâtre, la charmeresse et la trompeuse... Oui, ces yeux, ces yeux bleus, étaient bien d'un enamouré de théâtre, de l'affolé qui se lamentait, là-bas, à Cherbourg...

Mais le reste ! Mais ce corps frêle, tordu comme un cep de vigne, et qui me rappela subitement je ne sais plus quelles figures cocasses entrevues dans des racines de mandragore, ces jambes cagneuses, terminées par des pieds énormes dont les grosses chaussures évoquaient l'image des immenses souliers des *christy's minstrels* anglais, ces bras trop longs, ce dos trop rond, tout ce que ce misérable corps avait de chétif, de contourné, d'inachevé, de caricatural, à quel gnôme sortant d'un magasin de confection, tout cela appartenait-il ?

Plus je regardais, plus j'étais stupéfait, consterné. Perdican ! Don Juan ! Célio ! Clitandre ! Et Alceste ! « Alceste... plus tard, beaucoup plus tard ! »

Je le fis asseoir. J'étais résolu à couper court à toute aventure, à briser, du premier coup, les ailes, les fameuses ailes de toutes les fausses espérances du pauvre diable. Je lui dis tout ce qu'il y avait de déceptions au théâtre, à combien de tristesses et de déboires on s'y heurtait, et quels écœurements, quels dégoûts attendaient les malheureux qui se laissaient prendre aux apparences, attirer par ces chimères... Mon Dieu, de loin, oui, rien de plus séduisant. Mais il fallait voir l'envers de cette vie, comme l'envers des décors, avec leurs vieilles affiches déchirées, et dont les lambeaux étaient moins tristes que les espoirs qui pendaient aussi derrière, lacérés, comme saignants... Tandis qu'après tout, la vie paisible, la vie de labeur calme, au coin du feu, avec une femme, des enfants, et des poètes, — oui, parbleu, les œuvres des poètes pour charmer cette existence, — c'était cela qu'il ne fallait ni dédaigner, ni briser, ni fuir, car c'était la vérité, cela, ce qu'il y a de vrai et de bon, et de sain et de certain dans la destinée humaine.

Colinet m'interrompit :

« Oh ! monsieur, dit-il brusquement, ne me parlez pas des femmes ! Je suis jeune mais je les connais comme si j'avais soixante ans ! »

Il m'étonna encore en me disant : « Je suis jeune ». Je n'avais pas songé à lui demander son âge, qu'il m'avait fait connaître dans une de ses lettres. Son âge ? Pour moi, il n'avait pas d'âge. Sa longue figure, toute truitée de taches de rousseur, était ridée comme celle d'un vieux. A vingt-trois ans !

Il ajouta :

« Une femme, des enfants... Non, jamais... Je ne me marierai jamais... Les femmes m'ont fait trop souffrir ! »

Et si les yeux bleus de Colinet étaient doux, avec des tendresses attirantes, sa voix aussi avait des caresses tristes, un son touchant de cristal brisé. Les femmes l'avaient fait souffrir ! A entendre cet avorton parler ainsi on eût été tenté de rire si cette voix navrée n'eût contenu tout un monde de souffrances inconsolées. Comment ne l'eussent-elles pas fait souffrir, ce malheureux Colinet, les femmes qui torturent, tordent comme des cigarettes, même la force et la beauté ?

Les yeux bleus du pauvre Colinet me parurent devenir humides lorsqu'il ajouta :

« C'est un peu aussi pour me venger d'elles, monsieur, que je voudrais entrer au théâtre !... Oh ! leur prouver ce que je vaudrais !... Et faire partager à une salle, toute une salle, ce que je ressens là. (Il se frappait la poitrine violemment, et le son caverneux me fit peine). Voilà ce que je veux !... Figaro, le rôle de Figaro n'est pas de mon emploi, non, je suis né pour les jeunes premiers, mais il me semble que je dirais bien le monologue, le fameux monologue ! Ah ! femme ! femme ! femme ! »

Je crus un moment qu'il allait le dire là, le monologue. Il s'était levé et, posant son chapeau de la main gauche sur le canapé, il serrait le poing droit et le montrait, menaçant, à quelque image invisible : Ah ! femme ! femme ! femme !

Je le calmai.

« C'est juste, fit-il, je vous l'ai dit, Figaro n'est pas de mon emploi ; mais il y a dans le rôle de Perdican bien des passages qui correspondent à mon état d'âme et j'aimerais à débiter dans Perdican ! »

Il arrivait ainsi de sa province, tout enflammé, ne songeant qu'à une chose : débiter. Débiter, où ?... Débiter, parbleu, à la Comédie-Française ! Il n'y a qu'un théâtre au monde pour certaines vocations. Fils de bonnes familles, filles de professeurs ou de généraux, c'est là qu'ils viennent tous frapper tout droit, afin de ne point déroger. Où veut-on donc qu'ils ou elles entrent ? Mais si elles n'avaient pas la Comédie-Française pour ambition et pour but, ces vocations terribles, ils ou elles ne se mettraient pas au théâtre !... Pourquoi s'y mettre alors ?

Et à celui-là comme aux autres il fallut faire comprendre que le théâtre exige un apprentissage et que la Comédie n'est point lieu d'asile pour les débutants. Alors Colinet, un peu triste, me demanda doucement (en ce cas-là, les autres sont volontiers amers) :

« Que me conseillez-vous ? »

— Est-ce un avis absolu que vous me demandez ?

— Un avis absolu, oui, Monsieur.

— Eh bien ! reprenez le train de Cherbourg, ne pensez plus au théâtre et lisez Molière et Musset pour votre plaisir. »

Les beaux yeux bleus me regardèrent résolus, et cette fois, un peu ironiques.

« Retourner à Cherbourg, moi ? dit la voix triste qui devint stridente.

— Oui... retourner à Cherbourg...

— Jamais ! Cela, jamais ! »

Et je dirais qu'il se redressa vivement si ce pauvre corps tordu eût pu se redresser.

Oh ! jamais, jamais il ne reverrait l'étude noire, les casiers, les

dossiers entassés, les clercs narquois, la prison où agonisaient ses rêves. Jamais ! Jamais ! Jamais ! On ne voulait pas l'engager ? Il ne pouvait pas débiter ? Il fallait passer par le Conservatoire, peut-être, comme si le génie avait besoin de leçons et comme si l'inspiration ne tenait pas lieu de professeur ? Eh bien ! il passerait par le Conservatoire ! Il se présenterait, dans trois semaines, aux examens d'octobre ! Il ferait ses classes puisqu'il fallait faire des classes. Soit. Mais après ? Quand il aurait suivi, inutilement à son avis, les cours du faubourg Poissonnière ; lorsqu'après sa première ou sa seconde année d'études, il obtiendrait le premier prix, l'engagerait-on à la Comédie ? Le lauréat primé, authentiqué, estampillé, aurait-il plus de chance que l'inspiré qui arrivait du fond de sa province sachant vingt-deux rôles d'amoureux par cœur ?

« Vingt-deux, monsieur l'administrateur. Vingt-deux rôles, pas un de moins !... Vous auriez le temps, je vous les réciterais tous, à la file ! »

Là encore j'essayai l'impossible. Je tentai de le détourner de cette idée d'examen. Le Conservatoire ! A quoi bon ? Encombré, le Conservatoire. Et des couronnes ? Quel avenir assuraient-elles ? Je ne pouvais pas lui dire : « Regardez-vous donc, Fortunio ! » Je voulais le ramener vers le vrai chemin, celui de Cherbourg.

Ah ! bien, oui ! Il se regardait, précisément, Colinet. Dans la haute glace qui fait face au divan et dans laquelle se reflétaient les pâles déesses des vieilles tapisseries, il se regardait et, sans doute, de tout son être difforme et comique, il ne voyait que son regard, ce regard qui vivait, qui brûlait comme une flamme claire, poétiquement bleuâtre dans quelque veilleuse fêlée et mal venue. Il se regardait tandis que je l'examinais encore moi-même et le coup d'œil qu'à travers le cabinet il envoyait à son image n'était point sans quelque complaisance. Je le connais aussi cet instinctif coup d'œil des comédiens invinciblement attirés par le miroir. Eux seuls le jettent aussi vite, d'un mouvement immédiat et impulsif, en entrant. Colinet, tout en me parlant encore, en me répétant que sa vocation était irrésistible, sa vie désormais limitée aux murailles d'un théâtre, s'examinait, s'étudiait, arrondissait de son mieux ses longs bras grêles pour juger, dans la glace, de l'effet d'un geste, et, quand il eut fini, saluant solennellement, il me dit d'un ton bref :

« Eh bien ! monsieur, à bientôt !... Au prochain examen du Conservatoire ! »

Je le revois encore s'éloignant, le dos rond, avec une colonne vertébrale qui dessinait, sous sa redingote noire, des nodosités un peu plus luisantes que le reste du drap.

Elle m'avait navré, cette apparition d'un pauvre être rongé d'ambition, consumé d'une vocation fautive, logeant tant d'espoirs dans un corps si laid. — Quasimodo avec l'âme de Perdican ! Elle m'avait navré, et elle devait en égayer d'autres. Il m'avait dit « à bientôt ». Il me l'avait dit d'un ton délibéré, à peu près pareil à celui d'un bretteur, sûr de son coup, qui donne rendez-vous à quelqu'un sur le pré. « Au prochain examen du Conservatoire ! » Et le salut suprême soulignait les paroles : « Oui, au Conservatoire, et vous verrez ! disait clairement ce salut. Vous me jugerez alors. Ce sera ma revanche ! »

Il devait évidemment me trouver injuste, absurde, de ne pas l'avoir, sur-le-champ, deviné et compris !

...

Trois semaines après, dans le défilé des concurrents se présentant, poussés, pressés, étranges, parfois originaux, plus souvent grotesques — une cohue, — dans la salle, aux examens de rentrée, devant le jury du Conservatoire, un nom retentit tout à coup, un nom que je n'avais pas oublié...

Le bon Lescot, de sa voix claire, calme et indifférente, s'était avancé, la liste des concurrents à la main et nous annonçait :

« M. Colinet... passe dans *On ne badine pas avec l'Amour* ! » Colinet ! il avait tenu parole. Il m'avait dit : « A bientôt. » Et à bientôt, c'était maintenant. Plus de Cherbourg, plus d'étude d'avoué. Le théâtre. Le Conservatoire d'abord. L'examen.

Et les autres juges, indifférents, ne connaissant pas Colinet, attendaient son entrée sans inquiétude, tandis que je songeais au très étrange et bizarre Perdican que nous allions voir.

Le plus étonnant c'est que, sur l'estrade qui sert de scène aux examens, Colinet ne se précipitait pas comme sur un terrain conquis. La petite porte ouverte, à droite, dans l'hémicycle aux teintes plates, d'un affreux goût pompéien, ne laissait passer personne, rien qu'un petit bruit de voix, et peut-être comme l'écho d'une discussion. Et Lescot, debout sur le seuil, un peu impatient, répétait :

« M. Colinet... Eh bien ! M. Colinet ? »

— En voilà un qui a du moins la vocation pour manquer ses entrées, dit tout bas, en riant, un des vieux professeurs qui font partie du jury. »

Et Colinet ne paraissait pas !... Dans le couloir, évidemment, là-bas, il se passait quelque chose d'insolite. Le président du jury, un peu impatient, frappant la table de son couteau à papier, allait s'écrier qu'on ne pouvait attendre, que si M. Colinet était absent, on allait passer à un autre.

« Non, non, monsieur, il est là ! dit vivement une fillette en robe gris clair qui apparut dans l'encadrement de la porte et fit, d'un mouvement lesté, comme eût sauté un oiseau, deux pas sur la scène.

Elle avait regardé le jury, gentiment, avec un gai sourire dans une petite figure rosée, chiffonnée, blonde et frisée, et maintenant elle se retournait vers la porte, très riieuse, laissant échapper de sa

petite main un geste qui disait : « Vous allez voir ! Oh ! vous allez voir ! »

Alors, dans cette salle des examens, longue, triste, avec sa galerie peinte en rose et en vert d'eau, couleur d'un demi-sorbet panaché groseille et pistache, dans cette salle vide, éclairée de côté, avec une loge ouverte en face de la petite scène où Napoléon I^{er} venait autrefois incognito, assister aux concours ; là, devant ce jury assis à la longue table en fer à cheval recouverte d'un tapis vert chargé de papiers, de notes, d'encriers ronds en porcelaine, de gros registres où s'inscrivent les noms des élèves, leurs défauts, leurs qualités, leurs progrès, Colinnet parut, mon Colinnet, le

Colinnet de Cherbourg qui venait à Paris pour donner libre essor à ses rêves. Et je le trouvai plus comique encore sous le jour cru tombant des fenêtres, ce jour frisant qui faisait saillir son nez énorme et creusait, soulignait malignement les plis de ce visage de fantoche.

La salle où le pauvre garçon entrait là n'était pas faite d'ailleurs pour rassurer le pauvre diable. Quatorze personnages assis, en face de lui, lorgnant ou écrivant sur les grands registres à coins verts, comme des teneurs de livres et, sur la petite scène, avec un rideau vert au fond, l'huissier, devant une petite table au seuil d'une porte découpée dans un fond de couleur brique.



La lumière entrant par des fenêtres latérales et éclairant les petites colonnettes jaunes, le balcon vert pomme bordé de rose, les becs de gaz à verres tulipes, le plafond vert et, sur la scène au plancher gris, des chaises, des tabourets, un canapé — puis, entre le jury et la scène, un piano pour les auditions et, vides, des banquettes vertes sur lesquelles les élèves écoutent pendant les classes. Rien de plus froid que ce lieu aux teintes plates où semblent errer les ombres des tragédies du premier empire. Le malheureux Colinnet, promenant ses yeux sur tout cela, en devant, me disais-je, éprouver une impression glaciale. Mais non, non, je ne connaissais pas bien Colinnet !...

Il y eut, dans le jury, un frémissement étonné et involontairement narquois à l'apparition de cet être bizarre, contourné et comme inachevé. Quelqu'un près de moi fit un *oh !* et, rapide-

ment, prit une lorgnette pour mieux examiner ce Perdican falot qui se présentait là, d'ailleurs, très fièrement.

Sur la scène, la petite blonde, qui allait donner à Colinnet la réplique de Camille, enfonçait sa jolie figure dans son mouchoir, feignant de tousser et riant sans doute, riant d'un rire nerveux que trahissaient les deux trous bleus de ses yeux profonds, très gais.

Colinnet, lui, arpentait la scène, heureux d'y poser enfin ses grands pieds qu'il appuyait là comme en terre conquise, et, de ses longues mains maigres, tenant un billet qu'il lisait, avec un sourire :

« *Trouvez-vous à midi à la petite fontaine.* Que veut dire « cela ? Tant de froideur, un refus si positif, si cruel, un orgueil si « insensible et un rendez-vous par-dessus tout ? »

En lisant, en parlant, Colinnet ouvrait une bouche énorme, dis-

tendue par le sourire qui faisait ressembler cette face étrange à ces têtes de caoutchouc qu'étirent à volonté les doigts capricieux d'un enfant.

« C'est toujours commode, une bouche comme ça, quand on veut se parler à l'oreille, » grommela le vieux professeur en mettant, après le nom de Colinet, une note sur son registre.

Colinet continuait. Sa voix avait parfois l'harmonie profonde, un peu douloureuse, des voix de phthisiques; mais il la haussait d'un ton, la rendait emphatique, déclamatoire et, de loin, ses yeux disparaissant — ces beaux yeux où se lisait une âme ironiquement cachée dans ce corps bizarre — on ne voyait de lui que ses bras anguleux, ses jambes torsées de basset humain et cette crinière rousse sur ce pauvre visage de pantin taillé dans une racine de buis.

« Ce matin, en me promenant avec Rosette, j'ai entendu « remuer dans les broussailles, et il m'a semblé que c'était un pas « de biche. Y a-t-il ici quelque intrigue? »

Ici, la petite blonde avança, délibérément, venant donner à Perdican la réplique de Camille.

« Bonjour, cousin... »

Mais elle s'arrêta tout à coup, ses prunelles bleues comme braquées sur les mains de Colinet, de grandes mains levées au ciel, et je m'aperçus seulement alors que Colinet avait des gants,



d'immenses gants gris perle, à broderies noires qui faisaient ressembler ces grosses pattes aux doigts écartés à ces enseignes de gantiers de province.

« Bonjour, cousin », répétait la fillette.

Mais elle ne pouvait pas. Tout son corps élégant et fin, moulé par la robe de laine grise, était secoué d'une invincible envie de rire, par une sorte de décharge électrique. Ses jolis yeux allaient des mains énormes de Colinet à sa large bouche ouverte là comme celle d'une tirelire.

« Bonjour, cousin... j'ai cru... m'apercevoir... à tort... ou à « raison... »

Et la jolie blonde, brusquement toute triste, l'air convaincu, suppliante, se tourna vers le jury, disant d'un ton repentant, avec un rire qui tournait au spasme :

« Je vous demande pardon... Je ne sais pas ce que j'ai... Mais je ne peux pas... je suis malade... pardon... je vous demande pardon! »

Et, cette fois, sa petite tête rose, devenue très rouge, s'abattit dans son mouchoir, toute mouillée de vraies larmes, tandis que ses épaules de fillette encore enfant s'agitaient d'un mouvement pénible de sanglots.

Le jury comprenait et ne bougeait pas. Le pauvre Colinet baissait les mains, comme un grand télégraphe à bras, et restait immobile, bouche ouverte.

« Remettez-vous, mademoiselle Gauthier, dit le président. Et appelez mademoiselle Arnoul — il regardait Lescot qui salua — elle donnera la réplique. »

L'huissier appela : « Mademoiselle Arnoul ! » tandis que Colinet restait là, pétrifié, ne semblant pas comprendre et que la jolie fille blonde, courant vers la porte, comme délivrée, laissait involontairement éclater maintenant, malgré son mouchoir enfoncé dans sa bouche, un rire clair, un rire jeune, un rire fou,

un de ces rires qui finissent douloureusement par une crise de nerfs.

Nous nous regardions, assez ennuyés et je souffrais pour Colinet qui, debout, un peu hautain, sur la scène, paraissait ne pas souffrir. Je me rappelais ses lettres d'autrefois, ses confidences, tout ce qu'il avait rêvé pour aboutir à ce joli rire frais d'une fillette le souffletant là comme du bout ailé d'un éventail.

Mais mademoiselle Arnoul était entrée. Une grande belle fille maigre, très brune, avec un profil tragique et des bandeaux noirs plaqués sur le front. Elle regarda, du haut de son cou de reine, l'avorton à qui on lui imposait de donner la réplique et puis, froidement, comme une statue qui eût laissé échapper une voix de contralto d'un bloc de marbre :

« Bonjour, cousin ; j'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, « que vous me quittiez tristement ce matin. Vous m'avez pris la « main malgré moi, je viens vous demander de me donner la « vôtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà. »

Elle l'embrasse, disait la brochure.

Mademoiselle Arnoul daigna abaisser légèrement sa tête d'Hermione vers Colinet qui, naïf, avança sa joue creuse pour recevoir ce simulacre de baiser. Mais la tête tragique s'arrêta à mi-chemin et, la lèvre relevée, très méprisante, elle regarda la tête comique. Et Colinet — je crus bien l'entendre — Colinet, le pauvre clerc, murmura deux mots qui n'étaient pas dans le rôle de Perdican :

« Pardon, Mademoiselle... »

Puis, comme un homme se jetterait à l'eau, éperdu, osant tout, lorsque mademoiselle Arnoul se fut assise sur la chaise figurant le banc, auprès de la fontaine, dans le bois :

« Avais-je fait un rêve, s'écria Perdican, — et ses bras se levaient encore — ou en fais-je un autre en ce moment ? »

Et ses bras s'abaissaient, se rejoignaient, et les gants gris de ses mains semblaient deux grosses araignées enchevêtrées l'une dans l'autre.

Pauvre garçon ! Comme il était comique, irrésistiblement comique ! Et quel Musset tourné à l'opérette il nous donnait là, dans cette audition qui eût semblé divertissante si elle n'eût pas été si douloureuse ! La gravité des fonctions de juge n'empêchait point les sourires sur les lèvres des membres du jury qui écoutaient, quelques-uns baissant la tête sur leur papier pour dissimuler leur envie de plaisanter. Et, là-haut, la belle fille brune se tournait à demi vers les examinateurs et tout son visage étudié, marmoréen, semblait demander pourquoi on la condamnait au supplice de donner la réplique à ce grotesque.

Elle s'était levée pour parler, pour déclarer qu'« elle allait prendre le voile » et Colinet, à ces mots, décrivant avec ses bras de pantin cassé un demi-cercle fantastique, s'écria : « Est-ce possible ? » Il se rapprochait d'elle, tandis qu'instinctivement mademoiselle Arnoul reculait d'un pas. Il montrait la chaise qui, tout à l'heure, figurait le banc et qui maintenant devenait une fontaine : « Est-ce toi, Camille, que je vois dans cette fontaine, assise sur les marguerites, comme aux jours d'autrefois ? »

Et le malheureux donnait un tel accent poétique à ce cri, il modulait d'un ton si bizarre ces mots : « assise sur les marguerites », il roulait si piteusement sa tête à houppette rousse pour mieux exprimer le reproche et l'amertume que le fou rire de la fillette blonde, disparue maintenant, semblait prêt à repartir, comme une fusée, mais venant, cette fois, de la table où nous étions assis. Puis, tout à coup, par quelle inspiration Perdican déclarant qu'il ne se ferait « jamais moine », Colinet s'en prit-il à cette malheureuse chaise pour mieux souligner sa résolution ?

« Ne m'interrogez pas là-dessus, car je ne me ferai jamais moine ! »

Et, tout en parlant, la voix *sombrée*, il avait saisi le dossier de la chaise et, d'un geste bref, la rejetait loin de lui, pendant que mademoiselle Arnoul se reculait, effrayée. La chaise, au loin, avait rendu un son de bois cassé.

« C'est bien, monsieur, je vous remercie ! » dit le président de l'examen en frappant de son couteau à papier sur la table.

Colinet, qui croisait les bras pour foudroyer Camille, parut un peu surpris, trouvant que l'examen tournait court et il demeura, un moment, la bouche ouverte, tout pâle, tandis que la tragédienne s'éloignait, disparaissait par la petite porte dans un léger haussement d'épaules.

« Je vous remercie, répéta le président », voyant bien que Colinet n'avait pas compris.

Le pauvre garçon semblait figé sur les planches. Il nous regardait, de ses yeux un peu égarés, et, très bas, je l'entendis qui balbutiait :

« Alors... alors comme cela... c'est... c'est tout ? »

Puis, s'enhardissant :

« C'est que je sais aussi du répertoire classique... De la comédie, de la tragédie ! Ce que vous voudrez ! »

— Voyons, un peu de tragédie ! » fit une voix qui me sembla un peu railleuse.

Mais d'autres, bien vite, par pitié pour ce malheureux exhibant là le ridicule de son corps difforme :

« Non, non, merci ! C'est assez ! »

— Merci, monsieur, dit encore le président, vous pouvez vous retirer ! »

Et Colinet se retira. Il se retira lentement, comme un vaincu abandonnant à regret le coin de terre qu'il croyait conquis ou sauvé. Il se retira en titubant et je le voyais de dos, ce dos rond et gibbeux que secouait un frisson ou plutôt un sanglot... Il marchait lentement, arrachant avec peine à ces planches chaque pas de ses larges pieds et, au moment de disparaître dans l'encaissement de la petite porte, à droite, il me semblait que sa main

fermée prenait, tirait avec rage une poignée de ses cheveux roux. A un autre!

« En voilà un dont nous n'entendrons plus parler, dit un des examinateurs. Cela m'étonnerait s'il devenait Talma! »

Et le défilé des candidats continua, interminable, toutes les professions apportant leur contingent d'espoirs, d'illusions, de rêves, de vocations décevantes... Des filles bégues, des adolescents rachitiques se présentaient, faisant oublier Colinnet, presque aussi ridicules que Colinnet, et, comme lui, fascinés par la rampe, le paillon, le feu follet, le théâtre...

Quand l'examen fut fini, après le vote — ce vote où le nom de Colinnet ne souleva que des plaisanteries et des mots de pitié — il fallut sortir et, dans le crépuscule de ce soir d'octobre, traverser le flot anxieux des concurrents tassés sous la voûte du Conservatoire. Oh! ce murmure sourd de jeunes voix fraîches, ces pâles visages d'adolescents, entrevus dans la pénombre, ces yeux brûlants d'interrogations et d'angoisses, ces mains tendues pour saisir au passage, par la main, par la redingote, par le collet du pardessus quelqu'un de ces jurés qui n'ont qu'une pensée, se soustraire à ces questions, éviter ces anxiétés, ces désillusions, disparaître en hâte! Les fillettes trépignent, les jeunes gens tremblent. Plus calmes, dans cette fourmilière enfiévrée, les anciens

élèves, parents ou amis des nouveaux, attendent presque graves, comme des soldats habitués au feu.

« Mon frère est-il admis? »

— Est-ce que Labourieu passe? »

— Jeanne Hervier est-elle reçue? »

Et l'on évite les questions, on se détache de ces petites mains suppliantes, nerveuses, exigeantes... Il me sembla, dans le tas des élèves se poussant vers nous, nous barrant le chemin, jusqu'à la haute porte du faubourg, que j'entrevis, blême, n'osant pas bouger, collé à la muraille comme un condamné qu'on va fusiller, Colinnet, le triste visage de Colinnet, sans chapeau, avec sa houppette rousse sur sa longue figure de clown. Ce ne fut qu'une vision. J'avais déjà franchi le seuil et je hélais vivement un fiacre, dans la rue. Mais j'emportais cependant, comme quelque chose de très précis et de très douloureux, l'image du pauvre garçon, cette face pâle, trouée de grands yeux tristes...

J'étais, le lendemain, dans mon cabinet, quand on m'annonça une visite.

« C'est ce jeune homme de l'autre jour... Le clerc d'avoué... le bossu... M. Colinnet! »



Ah! cette fois, j'allais radicalement lui donner conseil de retourner bien vite à son étude! L'épreuve de la veille suffisait. Mon devoir était de ne lui laisser aucune illusion. Aucune.

Il entra. Toujours ganté, brossé, propre mais livide, le regard fixe, l'air d'un homme qui avait passé la nuit à songer, peut-être à pleurer. Il me fit peine. D'ailleurs il se regarda encore dans la glace instinctivement et, en se voyant, il eut un sourire amer.

« Eh! bien, monsieur Colinnet (je lui indiquais le divan)... je puis maintenant, en toute franchise, vous donner un bon, un très bon avis! »

— Lequel?

— Le théâtre, je vous l'ai dit déjà, est quelque chose de fort trompeur... Ce n'est pas une carrière... Vous en avez une, où votre sensibilité, que je devine, qui m'intéresse, ne risque pas de vous être nuisible... Une étude d'avoué, après tout, n'est pas une géôle... »

Il m'interrompit brusquement.

« Alors, Monsieur, vous allez me conseiller de quitter le théâtre? Comme cela, sans combat, lâchement? »

— Monsieur Colinnet, le jury hier a trouvé que vous ne pouviez pas être admissible... C'est un premier jugement qui devrait et qui doit vous faire réfléchir...

— La comédie d'hier, un jugement?... Un jugement, cette parodie d'audition? Mais, monsieur — et Colinnet s'exaltait en parlant et je crus, un moment, qu'il allait traiter son chapeau comme il avait, la veille, traité la chaise de Camille — mais monsieur, c'est un coup d'épée pour moi qu'une pareille épreuve... Cela me trempe, cette épreuve-là... Il en faut... Tous les artistes en ont eu... Regardez-moi... Ai-je l'air foudroyé? Non. Pâle peut-être... Je n'ai pas dormi, je me suis récité Perdican à moi-même... Tout Perdican... Non pas les misérables répliques qu'on a arrêtées hier sur mes lèvres, mais les vraies tirades, les vrais effets... « O mon enfant! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver? » Voilà où l'on peut juger un artiste... Il fallait me laisser dire la scène... toute ma scène... Mais j'ai bien

vu, oh! j'ai bien compris... Je ne parle pas pour vous, Monsieur, mais il y avait parti pris dans le jury... Chacun a ses protégés... Je ne suis pas protégé... Je suis venu de Cherbourg, confiant... tout seul... Je n'avais écrit qu'à vous, Monsieur... Alors le jury s'est dit: « D'où sort-il, celui-là? Je ne le connais pas! » On ne peut pas être connu tout de suite... Je m'imagine bien qu'il y a eu un moment où M. Samson, M. Provost n'ont pas été connus... où ils ont été méconnus, ce qui est plus grave... Voilà mon cas... Je suis méconnu... Soit. Méconnu, mais non abattu. Ah! pour m'abattre, il faudra bien autre chose... J'ai la foi, moi, Monsieur, la foi! Je ne suis pas comme cette petite sotte qui s'est mise à rire, hier... à rire... Rire, quand on a à interpréter Musset... Mais les femmes, ah! les femmes! Ce qu'elles entendent en se mettant au théâtre, c'est le coupé, c'est le petit hôtel... Je suis certain qu'elle aura le petit hôtel, cette jeune fille, mais la foi!... Elle ne l'a pas, la foi!... Moi, je l'ai! Ce n'est pas pour faire fortune que j'entre au théâtre, moi! C'est pour traduire les poètes, c'est pour servir les poètes! Mais si je ne trouvais pas que le théâtre est un sacerdoce, Monsieur, je continuerais à grossoyer chez Maître Langlois... Certainement je continuerais à grossoyer... Monsieur, j'aimerais mieux mourir que m'avouer vaincu après une première escarmouche... Ah! le Conservatoire ne veut pas de moi?... Je ne suis pas admissible! Eh! bien, je m'en passerai, du Conservatoire!... Je me serai mon Conservatoire à moi-même! Qu'est-ce que le talent? L'inspiration! J'en ai! Vous n'avez pas de coin pour moi, Monsieur, le plus petit coin?... Je porterai des lettres, je figurerai dans les pièces de Molière! On n'est pas déshonoré pour servir Molière, même sans gloire!... Non, il n'y a rien?... Rien?... C'est ici comme au Conservatoire? Rien à espérer quand on est seul, tout seul? »

Il s'était levé et tout son corps chétif s'agitait douloureusement, sous le coup d'une colère.

« Mon Dieu, Monsieur Colinnet, tout ce que vous me dites me touche beaucoup, me fait même un peu de peine... Mais... vous êtes intelligent, très intelligent... voulez-vous me permettre de

vous dire, qu'avant tout, pour réussir au théâtre, il faut avoir... des dons...

— Des dons? Quels dons?

Il me regardait, un peu étonné; puis, tout à coup, éclatant de rire :

« Ah! oui, je sais! je devine! Des dons!... Ah! très bien!... Vous voulez dire que je ne suis pas un Antinoüs?... Certainement non et heureusement non, je ne suis pas un Antinoüs. Mais je le verrais sur la scène, je le sifflerais, moi, Antinoüs. C'est un bel-lâtre, rien de plus! La beauté moderne n'a rien à voir avec la prétendue beauté antique. La beauté moderne, c'est le caractère, c'est l'âme, c'est le regard... Oh! je me suis bien étudié, monsieur, avant de prendre une résolution! Je me suis examiné... Je me suis posé devant ma photographie comme devant ma conscience... Eh! bien, elle ne m'a pas paru plus ridicule qu'une autre, ma photographie... Elle pense, ma photographie. Elle a du caractère, ma photographie. Et encore elle est faite à Cherbourg!... A Paris elle serait meilleure. Je l'ai jugée avant de prendre un parti. Non, certes non, ce n'est pas la photographie d'un Antinoüs, mais ce n'est pas celle d'un être factice, comme dit mon Perdican... c'est la mienne!... Des dons! Tout le monde en a, des dons! Seulement tout le monde n'a pas les mêmes, voilà tout. J'ai les miens, je n'ai pas ceux de cette tête de coiffeur qui vous a récité les *Femmes Savantes* hier, et que vous avez déclaré admissible... Cela ne m'étonne pas... C'est le fils d'un comédien de l'Odéon... Ils se tiennent tous, ils se protègent tous! — Moi, j'irai seul, comme Alceste... Ah! quand je jouerai Alceste... plus tard... beaucoup plus tard... toute mon âme passera dans mon rôle, toute... »

— En attendant, dis-je enfin, car l'entretien pouvait durer longtemps, je vous répète aujourd'hui, avec plus de force, ce que je vous disais il y a quelque temps, et je vous conseille de retourner chez Maître Langlois, puisque Maître Langlois il y a, et de ne jouer Alceste qu'à la ville! »

Il y eut dans les yeux bleus de Colinet un éclair irrité qui s'éteignit bien vite dans une expression de pitié intense. *Et vous aussi!* semblait-il me dire. Et il le disait, et il le pensait. Vous aussi!

« Je vois, fit-il d'un ton pincé, qu'on est condamné à réussir pour inspirer confiance. Eh! bien, voilà tout, je réussirai! Vous ne croirez en moi que lorsque j'aurai fait mes preuves? C'est entendu, je les ferai! L'aventure du Conservatoire ne prouve rien. Elle ne prouve rien. Je n'aurai pas toujours, pour ôter toute illusion à une scène d'amour, une petite niaise qui se met à pouffer de rire et qui faisait peut-être partie d'une cabale, après tout. Elle avait peut-être intérêt à m'empêcher de réussir pour en faire réussir un autre. Est-ce qu'on sait, avec les femmes!... »

« Monsieur, conclut-il tout à coup, d'un ton ferme, j'ai l'honneur de vous saluer. Je repasserai quand je pourrai écraser les résistances sous les applaudissements! »

Où le pauvre Colinet prenait-il donc tant d'éloquence? Le dépit l'éperonnait, lui enlevait toute expression dolente. Il relevait avec fierté sa tête de fantoche. Il tenait sa main gauche campée sur la hanche comme sur une garde d'épée et fiévreusement il agissait, de la main droite, son chapeau toujours bien brosse. Je vis le moment où il allait le planter sur sa tête, ce chapeau neuf, comme un mousquetaire y eût enfoncé son feutre en signe de bravade.

« J'ai bien l'honneur, dit-il encore. »

Et son torse creux esquissa un demi-salut qui fit encore remonter ses épaules pointues des deux côtés de son cou sinueux. Puis il tourna les talons et je n'aperçus plus que ce dos rond que j'avais vu s'enfoncer, la veille, dans la petite porte ouverte sur l'estrade. Ce même dos, où se dessinaient cruellement les vertèbres saillantes, m'apparut encore un moment, avec la grande houpette rousse surmontant de grandes oreilles écartées, et, boitant à demi, ou titubant de colère, Colinet disparut, le malheureux Colinet qui était venu, à Paris, casser les ailes de ses rêves.

« Ah! me dit l'huissier en m'apportant la carte d'un nouveau venu, il ne s'en va pas content, le jeune homme qui sort d'ici. Il a comme cela prononcé des mots en serrant le poing : *Népotisme, injustice, aveuglement*... Et, en passant devant le portrait de Rachel, il l'a tutoyé... oui, Monsieur l'administrateur, criant comme cela, la main étendue : « Qu'aurais-tu dit, toi, si on t'avait méconnue comme moi!... » Non, non, il ne s'en va pas content...

Je m'attendais à recevoir une lettre de Colinet. Il ne m'écrivit pas. Je me disais que je verrais, un jour, reparaitre Colinet. Je ne l'ai plus revu. Jamais. Un jour, seulement, dans les faits-divers banals d'une ville de province — une petite ville du Midi, sur les bords du Rhône — je lus, avec une tristesse poignante, quelques lignes presque railleuses, racontant la fin d'un pauvre diable de comédien, tout jeune, qui venait d'être si violemment, si cruellement sifflé que, désespéré, en sortant du théâtre, il s'était jeté dans le Rhône. Le journal donnait le nom du comédien : *Varicourt*. Mais il ajoutait que c'était un pseudonyme, un nom de

théâtre, on peut bien dire un nom de guerre. Il avait à peine vingt-quatre ans, ce Varicourt; il était, disait le fait-divers, un peu bossu, maigre, difforme et rouge de cheveux comme un pompon de grenadier. Pour ses débuts, qui venaient d'être horriblement cahotés, il avait choisi *Hernani* et quand il s'était approché de Doña Sol, ouvrant — c'est toujours le journal qui parlait — une bouche immense, ce parterre du Midi, narquois et impitoyable, s'était mis à pousser des cris d'effroi, répétant : *Va*



l'avala! Va l'avala! Hernani était alors sorti de scène pleurant et écumant et, après une crise de nerfs épileptiforme, il avait, comme un cerf traqué, couru vers le Rhône. On venait de l'en retirer et ses camarades qui, la veille, avaient un peu déserté sa cause devant les rires du public, organisaient une souscription pour lui faire de belles funérailles.

Varicourt! Je n'ai pas voulu savoir si ce nom de théâtre cachait le nom de Colinet. Ai-je besoin de le savoir? J'en suis sûr. Colinet, en quittant Paris, avait repris pied à Cherbourg, tout juste assez de temps pour donner congé à son patron et repartir pour courir le monde. On ne l'avait plus revu; mais, à l'étude, les clercs de Maître Langlois se rappelaient volontiers ses paroles d'adieu :

« J'aurai mon jour!... J'aurai mon heure! Vous entendrez parler de moi! »

Non, on n'a même plus entendu parler de lui. On a parlé de *Varicourt*, une fois, une seule, et c'est tout. Mais *Varicourt*, c'est encore Colinet. C'est Colinet, je le gagerais. A moins que ce ne soit un autre Colinet, car il y a tant de Colinets, hélas, sous le ciel de toile peinte du théâtre, tant et tant de Colinets — sans compter les Colinettes!

JULES CLARETIE.

(Illustrations de F. de Myrbach.)

Musical score for piano, featuring six systems of music. The score includes various dynamics such as *mf*, *f*, *pp*, *Dimin.*, *Riten.*, and *Cresc.*. It also includes performance instructions like *Ped.* (Pedal) and ** Ped.* (Pedal). The score is written in G major (one sharp) and 2/4 time. The piece concludes with a final cadence marked *Ped.*

GULON Grav.





PAR-DESSUS LES MOULINS!

Un Roman à la Mer par J. Bac

LIGNES
NORMANDIE
DEPART

AGENCE DE
SURVEILLANCE
PARAGRAPHIQUE
DANS L'INTERET
DES
FAMILLES



Cher Monsieur & vos adresses
Or j'ai les spores en-
stantes que vous avez
données me concernant
le 19 d'arriver à la gare
de Paris. Dans l'effort
que vous les trouvez à
notre connaissance & dans
l'attente de nouveaux entre-
tiens après, Monsieur me
salutations empressées

J. Bac

LA MAISON N'A PAS DE SUCCURSALE.





6



8



10



5



2



9





12



14



16



11



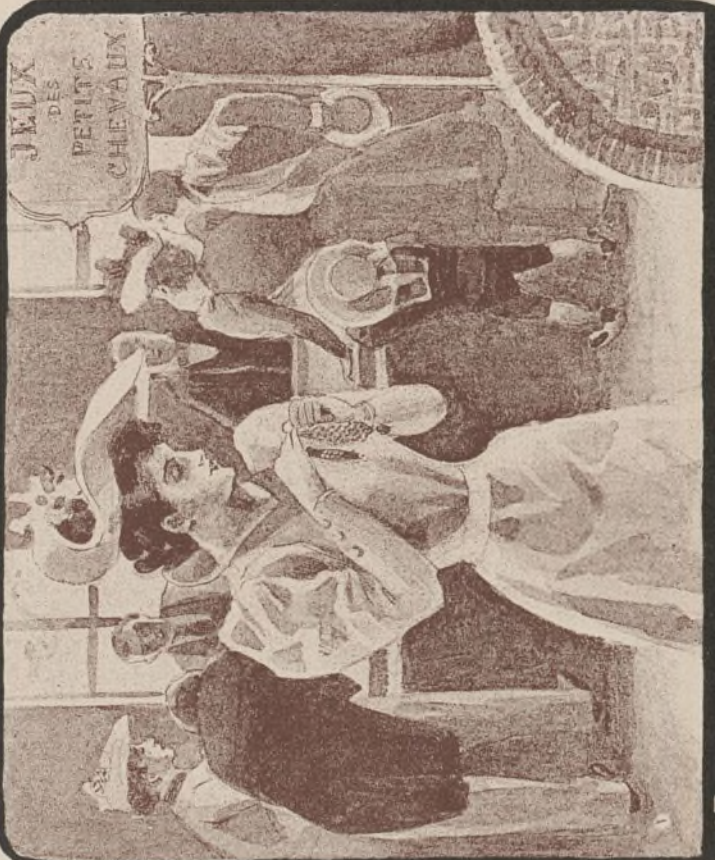
14



16



11



13



15



11



14



16



18



20



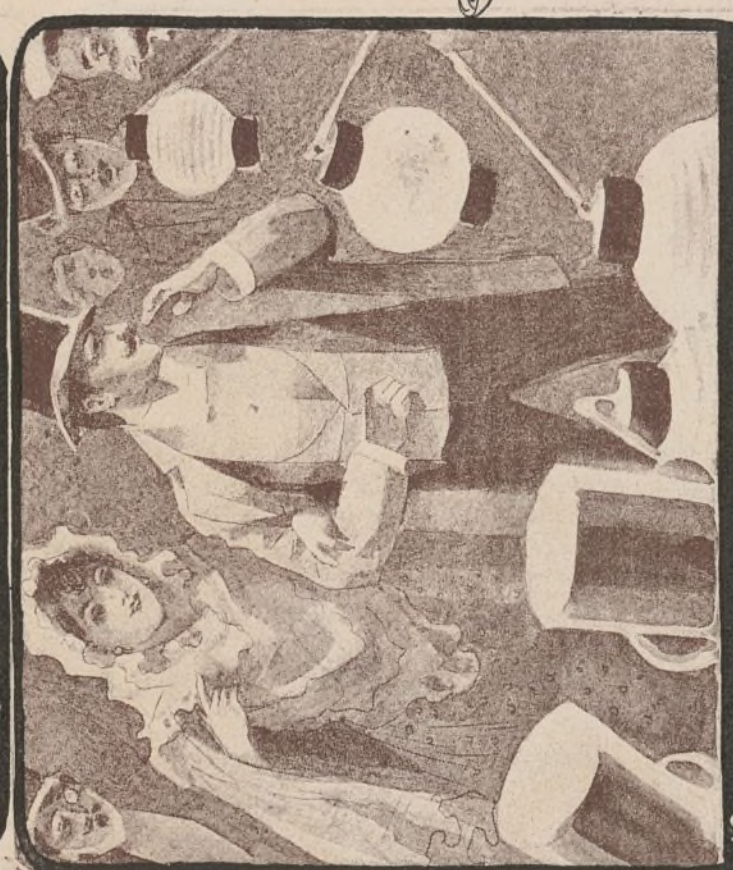
18



20



19



19



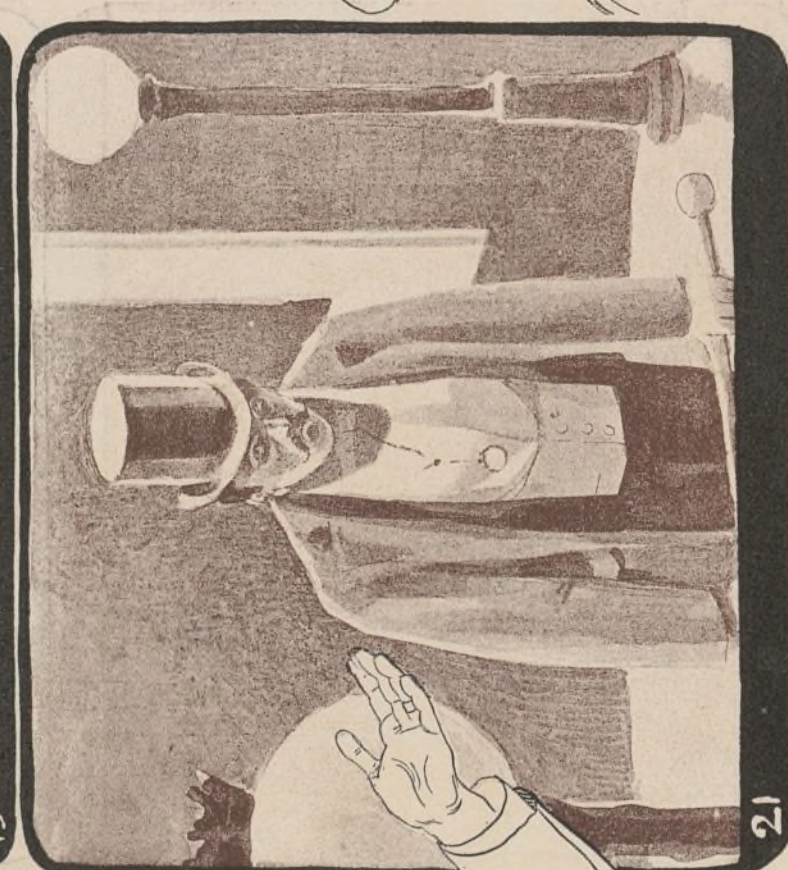
18



19



21



21



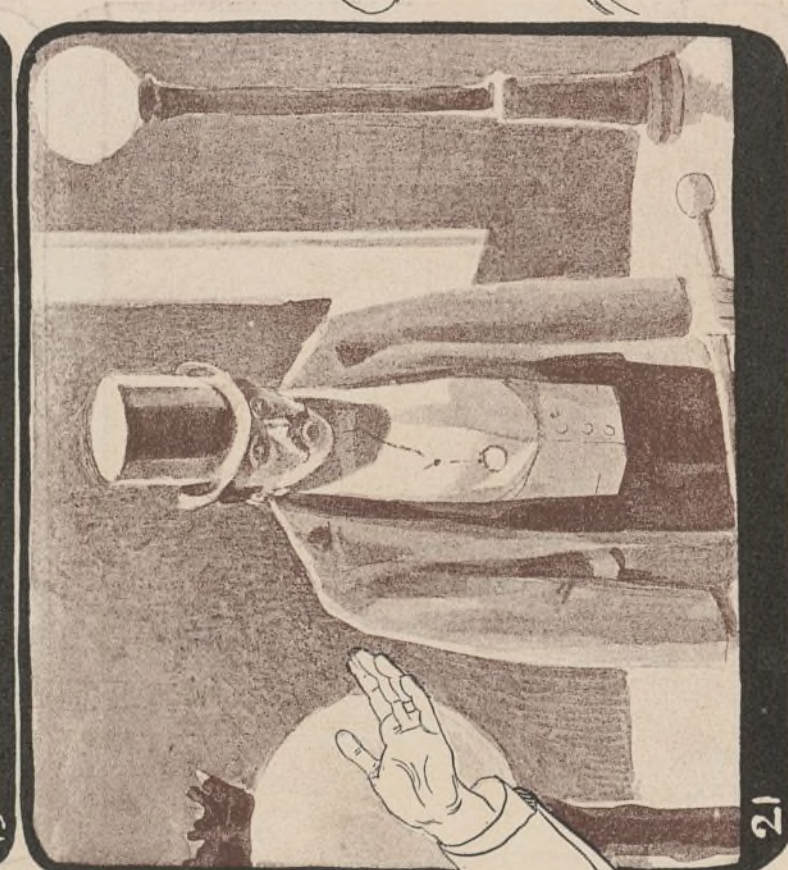
21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



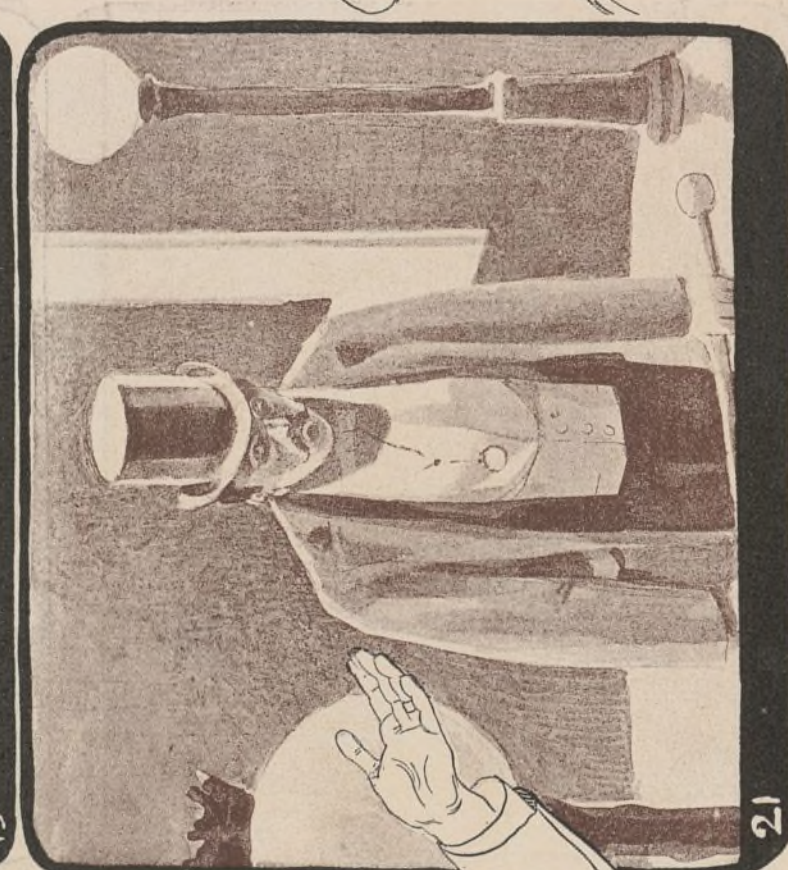
21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



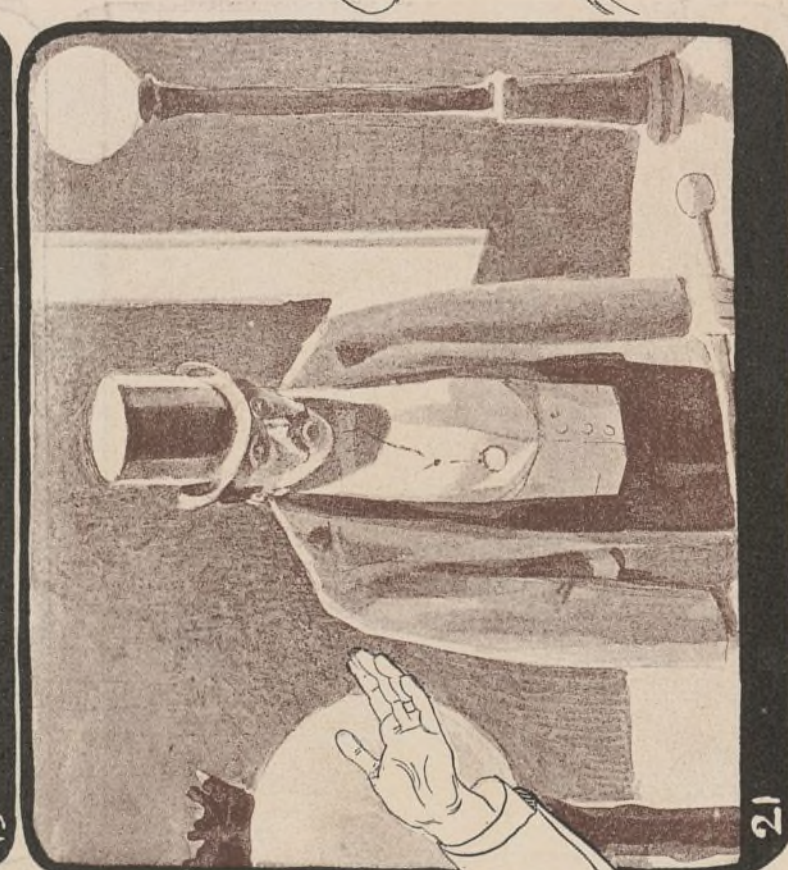
21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



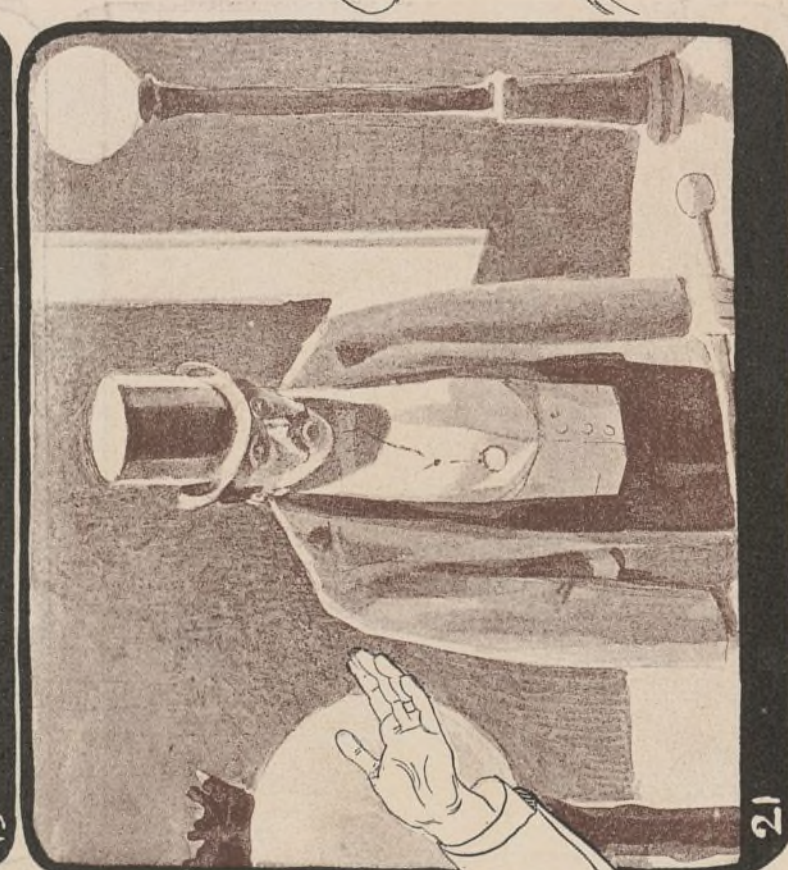
21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21



21